

MON EMPEREUR

ou

LA LEÇON D'HISTOIRE DU SOLDAT

IMPROMPTU ÉPISODIQUE EN UN ACTE

Représenté pour la première fois à sur le théâtre d
le

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOÎT, 7

2

MON EMPEREUR

OU
LA LEÇON D'HISTOIRE DU SOLDAT

IMPROMPTU ÉPISODIQUE EN UN ACTE

PAR
DAVID DIDIER

ÉDITION POPULAIRE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

Représentation et reproduction réservées.

PERSONNAGES

RÉNÉ RIVALLON, dit *l'Égyptien*, 78 ans. Ex-sergent des voltigeurs de la garde du premier empire. Une grande balafre descendant sur le front et sillonnant la joue gauche; longs cheveux et grande barbe blanche. Un vieil uniforme presque en lambeaux; vieux bonnet de police du temps; une grande croix de chevalier de la Légion d'honneur; vieil havre-sac sur le dos; bâton à la main; il boite d'une jambe gelée.

GUILLAUME RIVALLON, son fils, 48 ans. Agriculteur bas-breton. Adjoint au maire de sa commune. Costume de fête du pays.

MARTIAL RIVALLON, dit *la Clef-des-Cœurs*, petit-fils de René, 26 ans. Sergent aux voltigeurs de la jeune garde. Trois décorations : Légion d'honneur, Medjidié, médaille de Crimée. En tenue de congé; sac au dos, la boîte de fer-blanc, le bidon, etc.

JEAN MALQUARTIER, dit *Jean-Prend-Tout*, 28 ans. Petit-neveu de René Rivallon et de Marthe de Keraurais; cultivateur. D'abord en costume de Bas-Breton paysan : chapelet, grand fouet, etc., etc.; puis, à partir de la scène IX, en costume de fête de petit propriétaire du pays : chapeau enrubané entre autres, etc.

MARTHE DE KERAURAIS, sœur de René, 75 ans. Veuve d'un lieutenant des frères Cottureau. Costume de fête du vieux temps. Une béquille.

ALICE DE KERAURAIS, dite *la Gloriette*, 19 ans. Petite-fille de Marthe; cousine issue de germains de Martial Rivallon et de Jean Malquartier; petite-nièce de René. En costume de paysanne aisée jusqu'à la scène VI : une queueuille et son fuseau, etc., etc. À partir de la scène VII, en costume de fête du pays, un des plus pittoresques et des plus coquets de ceux de la Bretagne, et dont plusieurs modèles complets ont été offerts, à Châteaulin à S. M. l'impératrice, lors de son voyage en Bretagne. Bonquet de fleurs, des rubans, etc.

JÉRÔME LE MESSAGER, facteur de village.

UNE NOURRICE, portant un enfant au maillot.

PERSONNAGES MUETS; invités et invitées au baptême; habits de fête; un joueur de binion, etc.

La scène se passe à Kergoat, près de Plonévez-Porzay, dans le Châteaulin (Finistère), le 13 novembre 1858.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la représentation,
chez les Libraires-Éditeurs.

MON EMPEREUR

OU

LA LEÇON D'HISTOIRE DU SOLDAT

Le théâtre représente l'entrée d'un petit bourg. Une croix de pierre à l'entrecroisement de deux routes; quelques marches conduisent à la plate-forme qui la supporte. — Sur un plan incliné au fond, un groupe de petites maisons et chaumières, quelques-unes isolées, que domine un modeste clocher. Au fond, dernier plan, la chaîne des montagnes noires de Bretagne, partie peu élevée. — Dans l'intervalle, petits bois, bocages, rochers granitiques semés çà et là. Site agreste, d'un aspect un peu rude. — Sur le devant de la scène, deux maisons de petits propriétaires; l'une à droite, l'autre à gauche. Celle de droite, sur un plan plus avancé et avec un banc de pierre à la porte : cette porte, ouverte dans le cours de l'action, laisse entrevoir un intérieur breton.

SCÈNE I.

RÉNÉ, se trainant avec peine.

Ah! oui, c'est bien là! mille-z-yeux! — Ah! ma maison!... et cette croix... Là, mon père, en pleurant... ma femme... c'était en 1812... et, depuis, aujourd'hui pour la première fois... A genoux, à deux genoux, vieux René. Remercie Dieu! (Il s'agenouille sur les marches, puis se relevant :) Vrai, là, tu lui dois une fameuse chandelle... Mille cartouches... ça fait du bien! — Ah! oui, mais René, mon vieux, que vas-tu trouver après quarante-six ans?... Quarante-six ans!... comme la maison est muette! combien vont manquer à l'appel?... et les autres, te reconnaîtront-ils?... Eux aussi, peut-être, ils me diront : Vieux fou, vieux fou! Oh! mille-z-yeux! (Il tombe accablé sur le banc. Se relevant presque aussitôt.) Allons, debout! vas-tu faire le conscrit à la dernière étape; après seize ans de voyage? un sergent de la garde! Solide au poste jusqu'à la dernière cartouche, sabre de bois!

SCÈNE II.

LE MÊME, JEAN-PREND-TOUT.

JEAN-PREND-TOUT.

Ce La-Clef-des-Cœurs qui va revenir ! Bédam !... un héritage sur quoi que je comptions, s'il plaît à Dieu !... Me le prendre quasiment comme dans ma poche, quoi !... un beau flambant qui n'a pas oublié la Gloriette... et sa dot que je voulions, moi itou, toutes les deux ; bédam !... La petite en tient toujours ! Elle cédait aux prières de la vieille que j'avons enjolée, ma fine !... Au jour d'aujourd'hui ma commère à ce baptême, et peut-être bien au bout de l'an, ma fiancée ! oui-dà ! — Patatras, v'là tout en désarroi avec c't' autre bleu d'enfer. Rude besogne à manigancer tout de même, s'il plaît à Dieu !... Quoi que donc que je vas faire à c'te heure ? Y a ben la lettre du frère de la belle Yvonnice à Loc-Ronan, et j'avons ben arrêté au passage les poulets des amoureux. Mais lui ?... hum, hum ! un païen de soldat, un réquisitionnaire, quoi !... Ah ! si j'avions pu oser !... Ma bonne Notre-Dame d'Auray (il se signe), inspirez-moi, s'il plaît à Dieu.

RÉNÉ, à part.

V'là un drôle de paroissien que je suppose (imitant la composition de Jean), *s'il plaît à Dieu* (il fait un pas en avant.)

JEAN.

Tiens, ce vieux ? un mendiant à coup sûr ! Qué que vous voulez, vous ?

RÉNÉ.

Attends. (il s'approche et le regarde.) Je ne le connais pas.

JEAN.

Ma fine ! elle est bonne ! — Moi non plus, bédam !

RÉNÉ, même jeu.

Non, sabre de bois, je ne le reconnais pas !

JEAN, se reculant.

Voyons, n'approchez donc pas tant, tout de même, vous ! Queu qu'il a cet ancien de la vieille ? Ah ! ça, voyons, qué que vous voulez ? Encore un mendiant, on ne voit que ça ! Feignant, pourquoi que vous ne trav... — C'est vrai qu'il est un peu sur l'âge. Eh ben ! que le ciel vous assiste !... Mais qué qu'il a à me regarder comme ça, ce vieux bleu-là, s'il plaît à Dieu ?

RÉNÉ.

Dis-moi, pékin... cette maison... (Montrant la maison de droite.) c'est la maison de Marthe?

JEAN.

De Marthe, de Marthe! de madame Marthe? Eh ben! oui; queu que ça vous fait?... Allons! hol! passez vot' chemin.

RÉNÉ, continuant.

De Marthe de Keraurais, ma sœur!

JEAN, avec étonnement.

Elle, oui-da, votre sœur?... ma grand'tante!

RÉNÉ, s'avançant.

Ta grand'tante? mais, mille-z-yeux, alors, tu es un de mes petits-neveux!

JEAN, se reculant.

Moi? Ah! ne plaisantons pas;... je n'avons pas de parents dans les pauvres... moi... s'il plaît à Dieu!

RÉNÉ.

Et cette maison... celle-ci (Montrant celle de gauche), c'est la mienne? — Dis-moi, Kalmouk, mon fils Guillaume, ma femme?... Mais, mille cartouches, je suis René Rivallon, dit l'Égyptien!

JEAN, riant aux éclats.

Ah! ah! René Rivallon! Escoslié chez le Russe à je ne savons quelle bataille! Un d'ici qu'est reveu a vu y faire son trou dans la neige. — Ah! tiens, vieux vagabond, ma fine, elle n'est pas drôle ta malice! — Ça, déguerpons de céans, mon vieux gars, et têt là, bédam.

RÉNÉ.

Ma famille... mon fils Guillaume... il est vivant?

JEAN.

Pardine, aussi ben que moi, oui-da.

RÉNÉ.

Ah! là, dans ma maison. (Il s'y dirige.)

JEAN, lui barrant le passage et s'armant de son fouet.

Ah! ben oui, ma fine, — que je t'y voie, vieux chasseur de pain!

RÉNÉ.

Mille millions de cartouches! (Il se met en garde avec son bâton.) Laisse-moi passer, Cosaque, ou mille-z-yeux, par mon saint Empereur...

JEAN, riant.

Mon saint Empereur! Quel empereur? Je ne connaissons pas ce saint-là, s'il plaît à Dieu!

RÉNÉ.

Pékin de mougik (D'un coup de revers, lui jetant son chapeau à terre), qu'on se découvre quand je parle de l'Empereur, et apprends, mis-tentflûte, que quand on dit l'Empereur tout court, ça veut dire, mille-z-yeux, l'empereur de France, — l'empereur des empereurs, — Napoléon, *mon* empereur, le petit caporal!

JEAN.

Vieux païen de soldat, je savons bien qu'il étions mort (Ramassant son chapeau d'un air furieux); mais, par la sainte d'Auray, je savions pas que c'étions un saint, celui-là!

RÉNÉ, le menaçant.

Mort! Ah! mille cartouches! tu oses dire qu'il est mort!

JEAN, riant aux éclats.

Ah! bédam! oui-da!... il est quasiment drôle! — Eh ben, oui, qu'il étions mort, comme tout de même vot' René Rivallon, qu'est pas vous, puisque vous n'êtes, vous... qu'à moitié mort. (Riant.) Vieux crâne!

RÉNÉ, furieux à son tour.

Ah! sabre de bois, mille-z-yeux, mille cartouches, traltre, Cosaque, chauffeur, chasseur du roi! — Ah! le petit caporal est mort! tiens, pare-moi ça, — faquin! (D'un coup de pointe en pleine poitrine, il le fait rouler sur les marches de la croix.)

JEAN, se relevant.

Ab ben! c'est un fou et un fou dangereux, oui-da! (Il ramasse son fouet, et, en se mettant en garde, il imite le cri de la chouette.)

RÉNÉ, accablé.

Fou!... Ah! et d'un! l'habituel refrain! Mille-z-yeux! v'là que ça recommence! (Il se cache la tête dans les deux mains. — La porte de la maison de droite s'ouvre; paraît Alice.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ALICE dite la GLORIETTE, quenouille en main, etc.

ALICE.

Jean, qu'est-ce donc?

JEAN.

Par la sainte d'Auray, prenez garde, cousin! C'est un fou furieux. Je courons querir le maire.

ALICE, après avoir contemplé René.

Vraiment, un fou ! ce pauvre vieillard en cheveux blancs, un malheureux ? je n'ai pas peur, moi.

RÉNÉ essuyant une larme.

La digne enfant, mille-z-yeux !

ALICE le poussant doucement vers le banc.

Tenez, mon brave, asseyez-vous là. (Lui offrant une petite pièce de monnaie) Prenez.

RÉNÉ.

Excusez-moi, jeunesse, merci, mais je n'ai besoin de rien... que de vous voir ! — Ange, va ! — Dis-moi quel est ton nom ?

JEAN qui est revenu sur ses pas.

Eh ben ! ma fine, il la tuteye ?

ALICE.

Alice dite la *Gloriette*.

RÉNÉ.

Et pourquoi la *Gloriette* ?

ALICE.

Parce qu'on dit que je suis frère de mon cousin, qui n'a voulu être que soldat et s'est engagé pour cela...

RÉNÉ.

Brave enfant !

ALICE, continuant.

Et d'un grand oncle, qui était à la grande armée, sergent, décoré... comme vous... qu'on appelait l'*Égyptien* et qui est mort.

RÉNÉ, un instant accablé.

Ah ! — (se remettant) Tu sors de la maison de Marthe ?

ALICE.

Marthe, ma vénérée grand'mère !

RÉNÉ, la prenant dans ses bras et l'embrassant sur le front.

Oh ! enfant chérie !

JEAN, même jeu.

Eh ben ! il l'embrasse, l'enjoleu ; bédam ! et moi (il fait le signe rappelant comment il a été traité).

ALICE, à René.

Mais quoi ?

RÉNÉ, la faisant asseoir près de lui.

Tu es ma petite-nièce ! Oh mille-z-yeux ! laisse-moi te contempler ! — tant d'années à ne voir que la laideur, la misère, des sauvages comme ce bonhomme (montrant Jean).

JEAN, *mi-aparté.*

Sauvage! — Ah! vieux troubadour, j'allons te la bailler belle!

RÉNÉ, *à Alice.*

Toi! je crois, mille cartouches! voir un ange.

ALICE.

Mais, monsieur?

RÉNÉ.

Ne crains rien, je suis ton grand-oncle l'Égyptien, René Rivallon.

ALICE, *se levant précipitamment et jetant un cri.*

Ah! grand Dieu! que vous m'avez fait peur, (*à Jean*) le pauvre homme, en effet, il est fou!

JEAN.

Eh ben! qué que j'vous avions dit, la Gloriette? Ah mais n'ayez pas peur; je courons querir l'adjoint, s'il plaît à Dieu.

RÉNÉ, *accablé.*

Fou! fou! quoi, elle aussi! tous!... toujours! (*à Alice*) Tenez, enfant, voyez le vieillard en cheveux blancs, le fou, qui vous aimait déjà: mille-z-yeux, il pleure! (*Alice paraît étonnée et attendrie.*).

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUILLAUME RIVALLON,

JEAN l'accompagne; il est armé jusqu'aux dents.

JEAN, *accourant et faisant mine de coucher en joue René.*

Ah! par la sainte d'Auray, nous allons voir à c'te heure qui va rire.

ALICE, *se jetant devant René — à Jean.*

Malheureux!

GUILLAUME, *de même relevant le canon du fusil.*

Comment tu oses?... un vieillard!

RÉNÉ, *qui est resté immobile et dédaigneux.*

Laissez! j'en ai vu bien d'autres, mille cartouches!

JEAN.

C'est un païen de bleu, encore un de ces jacobins et il m'a frappé, moi, Jean Malquartier!

GUILLAUME.

Allons, tais-toi; laisse-nous.

JEAN.

Eh ben ! vous allez voir vous itou, mon oncle Guillaume, s'il plaît à Dieu !

RÉNÉ.

Guillaume, Guillaume Rivallon ?

GUILLAUME.

C'est moi !

RÉNÉ.

Toi, toi, mon fils ! (il le presse dans ses bras).

GUILLAUME, se dégageant.

Pardon mon brave; vous vous trompez.... Je ne vous connais pas !

RÉNÉ, de nouveau accablé.

Je t'ai serré contre mon cœur; il battait la chamade, mille-z-yeux ! et tu n'as pas senti, là, (lui montrant le cœur) que je suis ton père, ton père René. — Ah ! mille cartouches, c'est trop de malheur !

(il baisse la tête.)

GUILLAUME.

Pardon, encore une fois, monsieur; vous avez droit à notre vieille et franche hospitalité bretonne, jamais refusée à l'étranger quel qu'il soit, riche ou pauvre, jeune ou courbé par l'âge; il n'est pas besoin pour cela d'invoquer le nom de mon pauvre père. Ne ravivez pas un deuil éternel. Il est mort, bien mort, hélas ! il y a bientôt cinquante ans, au champ d'honneur !

RÉNÉ, mi-aparté.

Il n'avait que deux ans à mon départ ! (Haut.) Mais ma femme, ma bonne femme Marguerite, ta mère... elle, elle me reconnaîtra ! où est-elle ?

GUILLAUME, montrant du doigt.

Au ciel. Morte de douleur !

RÉNÉ.

Mon Dieu, je ne trouverai donc plus que des morts ou des vivants morts pour moi ! (il cache sa tête dans ses deux mains.)

ALICE.

Cette affliction m'émeut.

GUILLAUME.

Cette voix me fait tressaillir !

ALICE, à René.

Ne pleurez pas. — Voyez, je n'ai plus peur. J'essuierai vos larmes et prendrai soin de vous.

JEAN.

Ta, ta, ta ! pourquoi pas toute la maison ?... quasiment comme un hospice, s'il plaît à Dieu ! C'est un fou, que je vous dis, oui-da ; tenez, l'oncle, dites-y un petit brin que leur empereur Buona-parté, Napoléon I^{er} quoi, est mort !

RÉNÉ.

Napoléon I^{er}, *mon* empereur ; mort ! c'est ce Kalmouk qui dit cela, mille-z-yeux !

JEAN, à Guillaume.

Qué que je vous disions, bédam ?

RÉNÉ, s'animant.

Il est vivant, mille cartouches ! aussi vrai que moi je suis René Rivallon, et toi, Guillaume, mon fils !

JEAN, à Guillaume.

Laissez-le aller tout de même ; dites-y toujours oui.

GUILLAUME, à René.

Oui, vous avez raison... mon père ! Napoléon I^{er}... existe.

RÉNÉ, le serrant dans ses bras.

Je savais bien qu'il me reconnaîtrait, lui, et qu'il crierait avec moi : Vive *mon* empereur !

GUILLAUME, se dégageant, et avec indifférence.

Oui, mon brave !

RÉNÉ.

Cette maison, c'est la mienne, mille-z-yeux ; celle où je t'ai bercé...

GUILLAUME, de même.

Je me rappelle... en effet.

ALICE, mi-aparté.

Cet homme n'est pas fou !... N'a-t-il pas dit que ma grand'mère Marthe était ?... Oh ! c'est cela... courons. (Elle rentre précipitamment dans la maison de droite.)

RÉNÉ.

On croit que j'ai été tué à la Moskowa, mais sabre de bois...

GUILLAUME, même jeu.

Certainement.... (Geste de commisération.) Pauvre fou ! il me fait peine.

RÉNÉ, comprenant.

Miséricorde ! c'est de la pitié ; il ne me reconnaît pas ! sa pitié !.. Mille-z-yeux, j'aimais mieux l'injure !

SCÈNE V.

LES MÊMES; MARTHE.

RÉNÉ.

Marthe, Marthe ! ma sœur ! (il se précipite vers elle.)

MARTHE, comme effrayée.

Cette voix ! Bonne sainte Anne d'Auray !

RÉNÉ, ôtant son bonnet de police et laissant complètement à découvert
une cicatrice qui traverse le front et se termine sur la joue gauche.

Tiens, toi, regarde-moi, mille cartouches. Reconnais-tu ton frère ?

MARTHE, se jetant dans ses bras.

Oui, oui, je le reconnaissons, c'étions lui, c'étions ben lui, mon pauvre René ! oui-da et pardi !

JEAN.

Ahl ben, je vas querir le médecin à c'te heure ; ça se gagne ; s'il plaît à Dieu !

GUILLAUME et ALICE, ensemble.

Quoi ? lui ?

MARTHE.

Oh ! not' bonne sainte dame d'Auray ; c'est un miracle à aller vous bailler actions de grâces à la neuvaine de fin de juillet prochain. Toi qu'on a vu mort, baigné dans ton sang, quoi ! qu'un d'ici a dit avoir enterré chrétiennement dans la neige, là-bas !

RÉNÉ, à Guillaume.

Guillaume, tu n'as pas cru ton père !... Eh bien, maintenant ?

GUILLAUME, mettant un genou en terre.

Mon père, ahl pardon, pardon !

RÉNÉ, le relevant et l'embrassant avec effusion.

Voici mon pardon, mille-z-yeux ! mon enfant ! Il n'y a pas de ta faute, tu étais si jeune !

ALICE, s'approchant.

Je l'avais bien dit.

RÉNÉ, la pressant sur son cœur.

Bonne fille. (se tournant vers Jean.) C'est un cœur d'or, elle !

JEAN, sans s'approcher.

Ça m'est égal ! mais, bédam, ça ne se fait pas c'te chose là ! On ne peut pas être vivant et mort itou : or, il étions mort, ben mort

de par le maire et de par tout le pays de Kergoat. Eh ben ! et les héritages ? Oui-da, ce serait diantrement versatile si tout le monde manigançait comme ça. On est mort, on est mort ; je ne connaissons que ça, s'il plait à Dieu !

RÉNÉ, se détournant.

Ça me fait tout l'effet d'un drôle de paroissien, décidément, ce cadet-là !

MARTHE.

Mon frère, ce pauvre René !... Oui-da et pardi ! cette cicatrice, ces cheveux blancs... c'étaient à ta voix, à ton regard que je t'avons reconnu !... car là, chrétiennement, que t'es changé !

RÉNÉ, riant.

Mille-z-yeux, que nous sommes changés, ma sœur !

MARTHE.

Toujours le même ! mais, quoi ! comment comprendre ! Par sainte Anne d'Auray, c'est quasiment comme un rêve ! Tiens, oui-da, je te voyons encore partant pour la grande guerre chez le Russe, avec c'te uniforme-là... il y a...

RÉNÉ.

Il y a quarante-six ans, mille cartouches, ce n'est pas un jour !... oui, avec c'te uniforme gardé comme un trésor, mille-z-yeux ; grande tenue endossée aujourd'hui pour passer la revue de la famille... C'était...

GUILLAUME.

Asseyez-vous, mon père.

(René s'assied sur le banc, Marthe prend place à côté de lui ; la Gloriette appuie sa tête sur l'épaule de Guillaume qui lui-même s'appuie contre la maison.)

JEAN, qui s'assied de l'autre côté, seul, sur les marches de la croix, tire un couteau de poche breton et se met à manger un morceau de fromage avec du pain demi noir.

J'allons savoir, à c'te heure, s'il plait à Dieu, comment que ça revient de l'autre monde, ces païens-là !

RÉNÉ.

C'était à la bataille de la Moskova. Il y faisait chaud, sabre de bois ; — ce n'est pas que le soleil nous gâtait ; car y avait le linceul d'avance : deux pieds de neige et un petit froid soigné là ; — mais c'est que les mouches piquaient dur, comme on dit, et il pleuvait de la ferraille à verse, dame et toujours. Quelle trépi gnée ! On se cognait depuis deux jours : c'était le soir du second ; tout à coup

v'là que, devant, une masse noire, immense quoi, roule, roule et arrive; ça ondulait. « La colonne par régiment en bataillons carrés obliques » qu'on crie. La cavalerie des Russes! On se-masse. Ah! bien ouï! v'là le brutal, — il a joué son rôle à c'te affaire-là, — qui nous moleste... à mitraille et nous abat comme des quilles. « Serrez les rangs, sentez les coudes à gauche. » On referme la muraille... dame, on marche sur tout... les camarades!... De toute la ligne, feu de deux rangs; à bout portant, une décharge! Ah! mais, là, mille cartouches, qui les nettoie, dans le grand; — cavaliers, chevaux, comme tout ça dégringole; des capucins de cartes, quoi! ça fait plaisir, mille-z-yeux; on respire un petit brin. Tout à coup, un cavalier sortant du tas, se relève, et avant que j'aie eu le temps de lui faire le glissé et l'allongement de ma clarinette.

(Faisant mine avec son bâton d'allonger le fusil des deux mains à la hauteur de la tête, sur Jean qui l'écoute la bouche ouverte.) Un éclair, quoi; il m'applique une taloche qui fend tout le crâne aussi par occasion; sabre de bois! je tombe, brouhaha; je perds la boussole et je ne me rappelle plus rien; si fait, que je me sentais mourir, et c'était bien long, et puis que je me suis senti mort; drôle d'effet tout de même. Brou, brou... puis, plus rien. Si, un vague souvenir, comme un réveil; pas moyen de se mouvoir... quéque chose dessus, à côté de moi, mou, très-froid, immobile; un silence... Ah! mais un silence horrible; ça ne peut pas se dire... Chut! je l'entends encore!... J'ouvre les yeux... on n'y voit goutte; je respire... Ah! je crois sentir encore... (Jeu des mains devant la figure.) Pouah! pouah! — Et puis des efforts inouïs, de la neige remuée, l'ombre d'une femme... un cri d'horreur qui s'échappe, de l'air qui arrive... je me trouve mal! Je venais de sentir que c'était décousu, là. (Montrant la tête.) Puis, plus rien encore... de braves gens, puis des Kalmouks; un grand voyage, jusqu'au jour où, mille cartouches! je me réveille au fond de la terre, vivant, mais plus de ciel! une lampe qui fume dans un coin noir, de l'or à pleines sèbiles et du platine, qu'ils appellent, mais des visages durs, des voix étrangères et rudes, des Cosaques qui veillent auprès; des outils pesants, un travail accablant, sans relâche, et des fouets comme celui de ce moujik d'ici (Montrant Jean) qui menacent, aussi sans relâche. — Les mines de la Sibérie, Bérézof, on dit; et je suis resté là, je l'ai su depuis, plus de trente ans; amphibie, quoi, mort et vivant.

ALICE.

Pauvre grand-père! (Elle l'embrasse.)

JEAN, se signant, à part.

Y vient de l'enfer, oui-da; c'est sûr et certain, s'il plaît à Dieu !

RÉNÉ.

Nous étions là une demi-douzaine de braves; on s'entendait par-ci par-là, d'un mot, le plus souvent par signes. Une nuit, mille-z-yeux, nous prîmes tous la poudre d'escampette. Ah! oui! mais feu sur toute la ligne. Moi seul ne restai pas sur le carreau. Je vous demande si je courais; et cela, pendant un mois, mourant de faim, craignant à chaque instant d'être découvert. — Dame, on a le droit de vous tirer dessus comme sur une bête féroce. — Quand on se bat, bien; on est tué; très-bien... Mais là!... Je ne marchais que la nuit. Enfin j'arrivai, me traînant à peine, avec un pied gelé, (Montrant sa jambe) parmi des sauvages qui ont des flèches en fait de clarinette, ensevelis dans des huttes sous terre avec huit pieds de neige au-dessus; enfouis dans des peaux sans nombre, poils en dedans, poils en dehors, à vexer tous les Martins du Jardin des Plantes; enduits d'huile de phoque sur la figure, sauf votre respect, pour ne pas voir la peau se fendre comme une grenade. Un ordinaire de quarante degrés de froid avec des hivers qui se marchent sur les talons. Quatorze ans ainsi à prendre des billets de logement chez des peuplades sauvages qui ne connaissent pas le français du tout, ni la civilité puérile et honnête. C'est là qu'il ne fallait pas être conscrit mille-z-yeux, et que j'ai dû ouvrir le compas! — Après des étapes qui pouvaient compter, ah! oui, et nombreuses comme les brins de la barbe d'un capucin, des zig-zags à épater un lapin, traîné quelquefois sur la neige par des chiens, une douzaine d'affilés, j'arrivai à la mer. Ça n'a pas de nom... O-O-Kotk. — Je pris par « file à droite, marche » le long de la côte, et un beau jour! Oh! oui un beau jour! j'ai trouvé la barque, la Providence de notre port de Douarnenez. Des pays, tous bas-bretons! m'ont-ils embrassé! — Ils m'ont fait pêcheur de baleine! Un sergent de la garde! — j'en ai-t-il traversé de ces mers grandes, dame... comme la Bretagne... non, bien plus grandes; avec des régiments d'îles. Il y a trois jours, ils m'ont débarqué à leur port, et m'ont donné ma part de pêche qu'ils disent. Et ils voulaient m'accompagner! Oh! non, merci. Le sergent a à moitié bon pied et très-bon œil, mille cartouches!

Maintenant je suis heureux, mille-z-yeux, et j'en pleure, tenez, comme un enfant?... — Très-bien, très-bien, mais c'est pas tout cela! Il faut que j'aille voir mon Empereur!

JEAN, *mi-aparté.*

Ah ! après la chanson, v'là le refrain, s'il plaît à Dieu !

MARTHE et ALICE, *ensemble.*Que dit-il ? *son* Empereur ?GUILLAUME, *à René.*

Votre Empereur ! comment !

RENÉ.

Pardieu ! sabre de bois. Le petit caporal !

GUILLAUME, *à elles deux.*Attendez. (*à René*) Mais, mon père, pendant près d'un demi-siècle, depuis la bataille de la Moskowa, mille événements ont eu lieu... Votre Empereur ? Il y a près de quarante ans qu'il est mort !

RENÉ.

Chut, Guillaume. Pas de blasphème ! Ne va pas répéter le mot d'ordre de ses ennemis. Il est mort ! les misérables, ils mentent, mille-z-yeux ! *Mon* Empereur mort ? Il est immortel !... Où est-il, je veux aller le voir ! Vive *mon* Empereur !

MARTHE.

Ton Empereur ! Oui-da et pardi. Quand on t' dit qu'il...

RENÉ.

Ta ta ! ma sœur ! vous n'êtes pas les premiers qui me contiez ça... Mais sur toutes les mers, j'ai vu hisser le pavillon tricolore ; à terre, j'ai vu l'aigle d'un régiment, et puis des conscrits qui m'ont répondu : Vive l'Empereur !

GUILLAUME.

Ce n'est plus le même.

RENÉ.

Allons donc ! mille cartouches ! Est-ce que tu te serais engagé dans les ennemis du grand homme, toi, mon fils ?

GUILLAUME.

Non, mon père, mais...

RENÉ.

Chut !

MARTHE, *à René.*

T'es toujours le même, itou. Mon frère, un de ces jacobins. Enragé bonapartiste !

JEAN, *se frottant les mains mi-aparté.*Bon, le vieux bleu ! s'il plaît à Dieu ! (*Riant*) Ah ! ah !

RENÉ.

A propos, il me souvient. Toi aussi toujours la même, ma sœur.

La veuve du lieutenant des Cottereau, des chauffeurs des bocages ; enragée aussi ennemie des bleus. Ah ! je vais te croire tout de suite, toi, mille cartouches !

MARTHE, exaspérée..

Ah ! oui, je me souviens chrétiennement itou de même. Mari d'une femme qu'a servi l'épouse de leur Empereur ; sergent de la garde de Buonaparte : un de ces jacobins d'enfer ; coupe-jarrets de l'usurpateur !

RÉNÉ, avec fureur.

Ma sœur !

JEAN, menaçant.

Ah ! mais, réquisitionnaire ! respect à ma grand' tante, Oui-da.

RÉNÉ, de même, à Jean.

Attends, mille-z-yeux. Fantassin du bon Dieu !

ALICE, se jetant entre tous.

Ma bonne sainte Vierge !

GUILLAUME, de même, écartant Jean.

Comment, après cinquante ans de séparation, l'un sortant de la tombe pour ainsi dire, tous les deux sur le bord, — vous vomir l'injure !... Oh ! l'esprit de parti, c'est lui qui malheureusement est immortel !

RÉNÉ.

Ça c'est vrai. Plus de rancune, sabre de bois ! Marthe, ma bonne Marthe... (il lui tend la main.)

MARTHE, la lui donnant.

Oui-da je veux ben. Mais il n'en étions pas moins chrétienne-ment vrai...

RÉNÉ.

N'en parlons plus. Je sais ce que je sais, mais on me fera pas croirel...

ALICE.

Ah ! si vous recommencez, je vais pleurer.

MARTHE.

Je ne disons plus un mot... à c't'entêté.

RÉNÉ.

Je n'ouvre plus la bouche... mais c'est pas à un vieux lapin comme moi, qu'on en fera accroire, mille-z-yeux... vive mon Empereur.

MARTHE, emportée, lui montrant le poing.

Tiens !...

GUILLAUME.

De grâce, dites comme lui.

MARTHE.

Oui-da et pardi. C'étions ce qu'il y a de mieux à faire!

RÉNÉ.

Ah! elle l'avoue; la bonne Marthe! *mon* Empereur est bien vivant.

MARTHE.

Hé, il avions grandi même avec!

RÉNÉ, enthousiasmé.

Il faut que j'aille le voir, lui embrasser les genoux et mettre sur mon cœur, mille-z-yeux, l'aigle, cet aigle immortel de la victoire.

ALICE, le prenant par le bras.

Oui, oui, grand-oncle. Nous irons avec vous; mais en attendant, — vous devez être fatigué, — entrez chez nous, vous réchauffer et puis vous nous conterez encore vos belles batailles. Oh! mais venez; dame, la Gloriette aime qu'on fasse tout ce qu'elle veut. (Elle l'embrasse.)

RÉNÉ.

Mille cartouches, v'là une petite qui me remènera par mes moustaches jusqu'au bout du monde.

ALICE.

D'abord... au coin de la grande cheminée... et puis aujourd'hui, c'est jour de baptême; il faut se faire beau, entendez-vous, et c'est tout de suite, venez, venez.

RÉNÉ, s'animent.

Un baptême, le baptême du roi de Rome. Où est le roi de Rome, sabre de bois? Son portrait dans un camp, sur une chaise... Le grand homme, une larme dans les yeux; mille cartouches! Toute la Garde escortant le soir, avec des torches, *mon* Empereur et criant d'une voix, d'une seule voix : vive l'Empereur.

JEAN, se frottant les mains.

V'là que ça reprend, s'il plaît à Dieu!

MARTHE.

C'est un enragé, oui-da.

GUILLAUME, à Marthe.

Ma tante, de grâce! (A René, poussant la porte). Venez, venez, mon père. Entrez. Tenez, il vous tend les bras ce fauteuil où ma pauvre mère m'a si souvent parlé de vous, où le dernier mot qu'elle a dit,

quand nous l'entourions tous chez ma tante Marthe, a été pour vous!... Venez, nous parlerons de ceux qui ne sont plus et nous dirons aux vivants : Serrez les rangs...

RÉNÉ, interrompant et continuant.

Sentez les coudes à gauche!

GUILLAUME, reprenant.

Enfants, votre drapeau? C'est le vieillard, le chef de famille en cheveux blancs. Serrez les rangs et soutenez-le de votre amour, jeunes braves!

ALICE.

Ah! très-bien! ça, ce sera ma tâche dans le régiment.

(Réné la regarde avec bonheur, s'appuie sur elle et entre. Ils entrent tous dans la maison de droite à l'exception de Jean qui les suit un instant, les regarde, lève les épaules et revient sur ses pas, en se frottant les mains de nouveau.)

SCÈNE VI.

JEAN-PREND-TOUT, seul.

Allez, allez donc; vot' paix, c'est la guerre, oui-da, v'là une étincelle que je ne laisserons pas éteindre et c'est pas le bois sec pour l'incendie qui manquera; chacun y baillera son fagot, s'il plait à Dieu! — Ma bonne sainte d'Auray si c'est vous qui m'envoyez-ça. (Se découvrant.) Mercil — Perdre un héritage, une dot et une femme? Oui-da, ce n'est pas Jean-Prend-Tout qui consent à ça; ça ne lui va pas! — Et c't'autre fils de tous ces jacobins, de ces buonapartistes, ce La-Clef-des-Cœurs qui revient itou!... Enfin j'avons ben encore une couple de semaines. V'là trois ans que je disons des douceurs à ce brin de fillette et elle faisons fi de moi, on dirait. Va, attends; d'ici la huitaine, tu seras ma fiancée, bédam! ou j'y perdrons mon nom... Après, qu'il revienne l'autre! La vieille Marthe, une bonne Vendéenne là, ne baillera jamais sa petite nièce à un soldat des usurpateurs! Et puis ma lettre va venir de Loc-Ronan, un de ces quatre matins... le dépit, la colère!... Mettons les fers au feu, oui-da et menons la donzelle un peu dru, pour que ça avance au plus vite. Nous allons voir, bédam. Ben, elle vient d'elle-même, s'il plait à Dieu!

SCÈNE VII.

JEAN-PREND-TOUT, ALICE LA GLORIETTE,

qui s'est fleurie et enrubannée.

ALICE, accourant.

Que je suis heureuse ! un bon vénérable aïeul de plus à aimer.

JEAN.

Dites donc une bouche de plus à nourrir, s'il plaît à Dieu !

ALICE.

Par exemple ! un vieillard ! vous voulez dire une bénédiction de plus pour la maison.

JEAN.

Ça vous plaît à dire. Tante Marthe croit le reconnaître, soit, mais ce qu'il y a de sûr et de certain c'est que le vieux a le baptême (Montrant la tête) plus d'à-moitié fêlé !

ALICE.

Jean-Prend-Tout, si c'est ainsi que vous croyez me plaire !

JEAN.

Après tout comme vous voudrez, cousine. Son Empereur est peut-être ben très-vivant. Je le voulons, s'il platt à Dieu ! qué que ça me fait ? Mais vous avez l'air un brin de ne plus aimer déjà que ce vieux bonhomme ; et ben, de vrai, eh ! (Ricanant) je suis jaloux moi, oui-da !

ALICE.

Jaloux de ce pauvre grand-oncle ?

JEAN.

Eh ben oui, de tout le monde, quasiment ; quoi !

ALICE.

A cause de son petit-fils Martial La-Clef-des-Cœurs ?

JEAN.

Dame, c'est vous qui le dites.

ALICE.

C'est vous qui le voulez.

JEAN.

Ah ! bonne sainte dame d'Auray, soyez-moi témoin...

ALICE.

Il ne s'agit pas de tout cela ; et le baptême ? tout est-il prêt ?

JEAN. .

Tout, ma jolie commère; soyez ben tranquille.

ALICE.

Tout, excepté vous.

JEAN.

Soyez tranquille, que je vous dis. En un tour de main, pour vot' serviteur ce sera fait, oui-da. Ah! si c'était prêt autant itou pour not' mariage?

ALICE.

Ça, nous verrons plus tard.

JEAN.

C'est ben long, savez-vous, plus tard; cousine.

ALICE.

Vous êtes bien pressé, vous?

JEAN.

Vous, vous ne l'êtes guères, ma fine! Hé, vous seriez si jolie en mariée, oui-da!

ALICE.

C'est ce que me disait Martial, mon compère à mon dernier baptême, il y a six ans, hélas!

JEAN, avec dépit.

Vous y pensez donc toujours à celui-là?

ALICE.

Comme je suis sûre qu'il pense toujours à moi.

JEAN.

C'est vot' idée, cousine, faut vous la laisser; v'là six ans qu'il y pense... tout bas, lui, bédam!

ALICE.

Oui, ce silence est extraordinaire, je n'y puis rien comprendre.

JEAN.

Extraordinaire? ce pauvre cousin! Après ça, il n'y a peut-être pas de sa faute!

ALICE.

Que voulez-vous dire?

JEAN.

Je voulons dire que depuis six ans il y en a eu de bien dures, allez; les Bédouins, Sébastopol; et il y en a eu tant qui ont passé de vie à trépas... C'était un brave, on dit et dame...

ALICE.

Non, quelque chose me dit qu'il reviendra.

JEAN.

Moi je veux ben, vous savez, cousine; mais on a des pressentiments et dame !... Voyons-là : tous ses camarades en ont-ils écrit et de tous les pays et d'autres; Joseph Hello, Daniel de Lothéa, Yves de Scaër, Loïc de Kerihuel; sœurs ou fiancées, ce n'étaient pas ce qui leur manque;... Bathilde, hier, me montrait, en l'embrassant, sa seizième lettre, elle... Oui-da.

ALICE, baissant la tête et cachant son visage dans ses mains.

C'est vrai.

JEAN.

Après ça, qué que vous voulez ? vous avez ben espéré six ans, vous pouvez bien encore espérer un brin ; j'attendrons, moi itou. On peut se tromper après ça, s'il plaît à Dieu.

ALICE.

Hélas !

JEAN.

Et puis, voyez-vous, il étions jeune, bédam, il aimions à rire... à batifoler, quoi; enfin ce n'étaient pas pour rien qu'on l'avait surnommé La-Clef-des-Cœurs !

ALICE.

Ah ! pour cela, je suis bien tranquille, moi ; ne sommes-nous pas fiancés ?

JEAN.

Ah ! oui, un gars d'une belle paroisse qui avions promis mariage à toutes les filles de la Bretagne quasiment. C'est qu'il a dû en voir depuis et de toutes les couleurs, bédam ! Et puis dans ces pays d'au delà de la mer, les militaires, ça épouse des princesses au moins ! V'là ce que c'est que de s'emmouracher d'un Adonis, d'un beau gars ! Les femmes, oh ! les femmes, elles étions toutes les mêmes, oui-da ; elle se laissons gagner par les yeux, ma fine !

ALICE.

Un peu par les yeux, beaucoup par le cœur ; et pourquoi pas par les yeux ? Le visage n'est-il pas le miroir où, dans le regard, vient resplendir l'âme !

JEAN.

Comme ça, alors, c'est ben, cousine, espérez toujours, s'il plaît à Dieu !

ALICE.

Oui, je garde son image au fond de mon cœur.

JEAN.

Tant qu'il y a de l'espoir, comme on dit, c'est que c'étions bon. Après ça, je ne suis pas aussi pressé que vous pouvez le croire ; allez. C'est dans vot' intérêt que je vous parle. C'est pour c'te bonne vieille Marthe, vot' grand'mère et ma grand'tante. Vous le savez, le bien dépérit ; il faudrait quasiment remanier tout le patrimoine ; je ne pouvons pas manigancer tout ça comme si j'étions le maître, moi qui suis quasi à votre service, oui-da ! Vous êtes mineure et il y a des comptes à rendre, bédam. C'te pauvre vieille femme voudrait, là, avant que d'aller retrouver le bon Dieu, (il se signe) voir un bon mari ayant de la tête, de bons bras et connaissant la partie. Et elle a dit plus d'une fois en me mettant la main dans la vôtre, comme ça, (il lui prend la main.) « Le cousin, sais-tu, la Gloriette, ferait là, chrétiennement, ton affaire ? » Et moi, je répondions en riant : « Tiens, je le voudrions ben itou, tout de même, s'il plait à Dieu ! »

ALICE.

Cette pauvre vieille grand'mère !

JEAN.

Ce que je vous en dis, cousine, c'est histoire de parler, oui-da ; car, moi, je croyons ben que m' v'la pris. Le frère d'Yvonnice me disait, pas plus tard que l'autre matin. « Eh ben, l'ami Jean Mal-quartier, faut pourtant prendre un parti, bédam ; le papa « perd la sainte patience. Oh ça, d'ici la huitaine, ce sera oui ou « non, mon gars. » Dame, moi, j'ai répondu : — je ne me cache pas, moi ; je suis comme ça, oui-da, franc comme de l'or — : « Mais...je « devons, jusqu'à cette heure, donner la préférence à la Gloriette, « ma parente de *de* près. »

ALICE.

Cela veut dire que vous me donnez huit jours.

JEAN.

Par la sainte d'Auray, je n'avons pas dit ça !

ALICE.

Ah, ben oui, cela ne prend pas, à malin, maligne et demie. Dites donc, il faut que vos pressentiments vous annoncent que Martial va revenir bientôt pour être si pressé en ne l'étant pas !

JEAN.

Gouaillez-moi, gouaillez-moi, cousine ; vous croyez que c'étions

histoire de rire; mais, demandez plutôt au frère d'Yvonnec.

ALICE.

Non, ce n'est pas la peine; allez à Loc-Ronan vous fiancer à la belle Yvonnec, j'attendrai Martial, moi.

JEAN.

Comme vous voudrez au bout du compte, cousine; je voulons itou quasi ce que vous voulez, oui-da... Mais vous savez ben que le mariage avec votre beau, c'est impossible, et que c'te pauvre tante Marthe, dont la prière n'a pu, là, toucher vot' cœur est une bonne patriote, elle, oui-da; une Vendéenne du bon temps, et qu'elle ne baillera jamais une Keraurais à un Rivallon, s'il plait à Dieu!

ALICE.

Elle reviendra de ces idées-là!

JEAN.

Comme vous en êtes revenue, vous, oui-da; est-ce pas? C'est ce que disions, dame, dans tout Kergoat, les bons de la vieille roche, les chrétiens; savez-vous? Ils vous appellent renégate! Par notre sainte Dame, ça c'est vrai que vous êtes changée depuis deux mois que v'là que vous êtes allée en croupe sur le cheval de mon oncle Guillaume, à leur entrée de Brest, et sur le chemin de Quimper, escorter l'Empereur et son épouse!

ALICE.

Un voyage charmant, un spectacle qui m'a touché au cœur, voilà tout.

JEAN.

Et qui fait que vous n'êtes plus une vraie Vendéenne pour de vrai; vous une Keraurais!

ALICE.

Peut-être!

JEAN.

Prenez-en à vot'aise, cousine, mais vous avez, oublié oui-dà, feu l'homme de la vieille Marthe, Olivier de Keraurais, votre grand-père, entendez-vous, ma commère; lieutenant des frères Cottureau, de saintes gens ceux-là! (il se signe) et, qui en mourant sous les balles de ces chiens de bleus, a fait jurer à sa femme, sur l'Évangile, qu'il que jamais, mais jamais, une des Keraurais ne s'allierait aux Vendéens traîtres, à ces jacobins régicides! Mais les Keraurais, belle cousine, savez-vous, sont de la plus vieille race de Bretagne oui-dà; deux de c'te famille, Alain et un autre Olivier, étaient à ce

fameux combat des trente à la croix Haeslan, Bretons contre Anglais; la victoire aux Bretons! et monseigneur le curé (u se signe) en m'disant ça l'autre jour, m'disait itou, qu'il y avait de ça bédam, hé plus de cinq cents ans; c'étions pas un jour! Une Keraurais avec une Rivallon! Ah! ben oui, s'il plaît à Dieu!...

ALICE.

Que me parlez-vous de leur noblesse! les uns ne le cèdent pas aux autres, car le maire de Brest disait à mon oncle Guillaume que les Rivallon étaient une des plus anciennes familles de toute la Bretagne, descendant des Rivallon de Dinan qui, eux, remontent aux croisades. Et il ajoutait qu'il y avait de cela plus de sept cents ans; je me rappelle. Vous voyez bien.

JEAN, avec force.

Par la sainte d'Auray, ça ne fait rien, que je vous dis, y a quasiment comme un fleuve de sang entre les deux familles, savez-vous, ma commère, et il faut plus de temps que ça, oui-dà, pour que ça s'écoule!

ALICE, impatientée.

Eh bien! alors, si c'est ainsi, je donnerai raison à la prédiction de mon enfance, aux galets fatidiques du Paon de l'île Bréhat que j'ai consultés avec ma mère et où la première des trois s'est engloutie : la pierre blanche. Je resterai telle que je suis pour entourer ma bonne grand'mère de mes soins et de mon affection, et quand le bon Dieu l'aura rappelée à lui—eh bien! j'entrerais dans un couvent pour toujours!

JEAN.

Vous me haïssez donc ben, ma fine?

ALICE.

Non, mais je ne vous aime pas et je m'en vais vous aimant de moins en moins

JEAN.

Ah! ben ça, oui-da, c'est franc; à la bonne heure!

ALICE.

Vous devez être content, vous qui êtes franc?

(On entend sonner les cloches.)

JEAN.

Moi, ma bonne cousine, par la sainte d'Auray, je ne savons pas vouloir autre chose que ce que vous voulez, s'il plaît à Dieu! (A part.) La paix ne valait rien, hé bédam! qué que me vaudra la guerre? Mais c'étions pas ton dernier mot, ça, fillette, nous ver-

rons ben ! (Entrent quelques personnages muets, hommes et femmes du village invitées au baptême; costumes de fête. Parmi eux, le jousur de binion. — Puis René, Marthe et Guillaume sortant de la maison de droite. — JEAN, toujours à part. Allons m'attifer un brin, pour le premier rôle et avisons pour le second, s'il plat à Dieu. (Il rentre dans la maison de Marthe, celle de droite.)

SCÈNE VIII.

ALICE, RÉNÉ, MARTHE, GUILLAUME, LES
INVITÉS, puis JÉRÔME-LE-MESSAGER.

MARTHE, à Alice.

Eh ben ! oui-da et pardi. Tout est-il prêt, la Gloriette ?

ALICE, cherchant des yeux Jean.

Oui; tout... à peu près, je pense.

MARTHE, l'embrassant sur le front.

Que t'es chrétiennement gentille, fillette !

ALICE.

Bonne grande petite mère ! (A René.) Et vous, mon beau grand-oncle, vous nous accompagnez, n'est-ce pas ? Les cheveux blancs portent bonheur à ceux qui n'en ont pas encore, et la pauvre petite a bien besoin qu'on lui porte bonheur !

RÉNÉ.

Comment donc, mille-z-yeux ! tu es mon chef de file ; je ne te quitte plus. (Arrive Jérôme-le-Messager.)

LE MESSAGER, tenant une lettre à la main et cherchant du regard dans le groupe.

GUILLAUME.

Que demandez-vous ?

LE MESSAGER, après hésitation.

Monsieur Jean Malquartier.

GUILLAUME.

Là, dans cette maison... je pense. (Montrant la maison de droite et jetant en même temps les yeux sur l'enveloppe.) Mais cette lettre n'est pas pour lui ; lisez-donc bien, Jérôme.

LE MESSAGER, embarrassé.

Ah ! oui... peut-être... Mais pardon...

GUILLAUME.

Que voulez-vous dire ? Lisez tout haut l'adresse.

LE MESSAGEUR, après hésitation.

A mam'zelle, mam'zelle Alice de Keraurais.

GUILLAUME.

Donnez donc à la destinataire.

LE MESSAGEUR.

C'est que... c'est que... M. Jean m'a expressément défendu, et avec menace, sauf votre respect, de bailler toute lettre, n'importe pour qui qu'elle serait, à autre qu'à lui-même, oui-da... et, comme à l'ordinaire, je venons le matin... Dame, je ne trouvons que lui, et à c'te jour...

GUILLAUME.

Je n'y comprends rien. D'ailleurs, qu'importe ! Remettez la lettre à qui de droit... Allons.

(Le messageur hésite encore, remet la lettre à la Gloriette, salue et se retire. La Gloriette ouvre la lettre, y jette les yeux, puis aussitôt pousse un cri perçant et se laisse tomber. Marthe s'approche, et, aidée des femmes venues pour le baptême, lui porte secours.)

GUILLAUME, Ramassant la lettre et la lisant.

Grand Dieu !...

(René, les invités, l'entourent ; il lève les mains au ciel, et, moitié sanglotant, la lit à haute voix.)

« Mam'zelle, la présente est à celles fins que vous n'en ignorez, « que notre ami Martial Rivallon est crânement malade, oui-da. Y « ne faut pas que ça vous désole, au contraire ; car nous nous flat- « tons de penser qu'il ne passera pas encore cette fois l'arme à « gauche, comme on dit ; mais ça n'est pas ben sûr, tout de même.

« Ce qui, vrai, serait dommage, c'étant un bon camarade, far- « ceur et jovial, et le reste ; fort bien noté dans le régiment du « beau sexe, ous qu'il avait le grade de la Clef-des-Cœurs et ous « qu'il avait *conquéri* joliment de galons ; ma fine. Je souhaitons, « mam'zelle, que la présente vous trouve de même. » Signé ? signa- ture illisible. Baral... Baraba?... Illisible. — Sergent au 2^e voltigeurs de la garde-

RENÉ.

Martial ? Qui ?

GUILLAUME, atterré.

Martial... mon fils... un brave qui marche sur tes traces... Mon Dieu, mon Dieu !

ALICE.

Où est-il ? Mon oncle, partons le rejoindre !

GUILLAUME, retournant la lettre en tous sens.

Le tout est de savoir où il est... Pas de date... (il ramasse l'enveloppe.) Ah !... le timbre de la poste ! (il déchiffre.) Loc-Ronan, 13 novembre 58.

ALICE.

Partons !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JEAN-PREND-TOUT.

JEAN. (Il entre tout endimanché. — Bouquet au côté. Rubans au chapeau, etc.)

Hé me v'là, me v'là, les amis, s'il plaît à Dieu.

ALICE, reprenant vite des mains de son oncle la lettre qu'elle cache dans son sein et essuyant ses larmes à la dérobée ; l'enveloppe reste entre les mains de Guillaume.

Voilà le parrain !

JEAN, s'apercevant de la consternation et interdit ; à part.

Ah ! c'est la lettre, bédam !

ALICE.

Tout est prêt : eh bien ! allons ; qu'attendons-nous ?

JEAN.

Rien ne manque, oui-da.

MARTHE.

Par notre dame d'Auray, — plus rien... que la nourrice et s'n'enfant.

GUILLAUME.

C'est au parrain à aller la chercher.

JEAN.

V'là que j'y courons... (A part.) Est-ce trop tôt ? est-ce trop tard ? bédam ! (il se dirige vers le haut du pays au moment même où l'on entend dans le lointain une voix qui chante.)

ALICE, s'appuyant sur sa tante.

Oh ! si je pouvais sangloter, cela me soulagerait le cœur.

MARTHE.

Mon enfant, je prierons chrétiennement pour lui, à l'église, notre bonne sainte. (Le chant continue.)

RENÉ.

On chante. Sabre de bois ! Est-ce que c'est l'enfant qui chante déjà comme cela ?... un air que je connais ?

JEAN, s'arrêtant.

Oh ! notre bonne damel la contre-lettre !

(On entend distinctement.)

Et gloire au plus vaillant !

(La voix approche.)

Honneur à la plus belle,
Et gloire au plus vaillant.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARTIAL DIT LA-CLEF-DES-CŒURS.

JEAN, foudroyé.

Martial ! (il reste immobile, comme pétrifié.)

ALICE, MARTHE, GUILLAUME ET LES INVITÉS.

Martial ! Martial ! Martial !

MARTIAL, arrivant à droite, d'un peu loin.

Présent à l'appel ! Martial dit La Clef-des-Cœurs. (Le salut militaire et le bâton au port d'armes ; à Jean qui est le plus près de lui) Tiens, le cousin, vous m'attendiez donc ?... Comme ça au-devant de moi, avec armes et bagages ?... (il lui serre violemment la main et le pousse de côté pour passer.) Ah ! mon père, ma vieille Marthe et ma petite Gloriette ! (il les embrasse.) Je ne vais jamais avoir assez de bras, mais j'aurai assez de cœur, Jésus-Dieu ! (il les embrasse encore.) Ah ! que c'est bon, crébleu ! (il dépose son sac à terre contre la maison de Marthe.)

GUILLAUME, à Martial.

Quelle joie, bonheur inattendu, mais cette lettre ? tu étais malade, mourant...

MARTIAL.

Moi, malade ? Allons donc. Pardon, excuse ; jamais d'abonnement pour cette musique-là...

ALICE, à Martial.

Une pareille lettre, la seule depuis six ans !

MARTIAL.

Ah ! c'te bêtise ; pardon-excuse, cousine, mon cœur ; mais que

je me récapitule. Comment crébleu, moi qui ai écrit, de ma plus belle main, un ordre du jour, tous les mois, une encyclopédie, quoil ! Ah bath ! j'avais beau crier... (Simulant le mouvement avec son bâton). « Qui vive, avance à l'ordre ! » Pas le plus petit mot de ralliement ! Et c'est moi Martial qu'on accuse ! j'ai encore crié « Qui vive ! » il y a pas dix jours.

ALICE, retirant la lettre de son sein et la montrant.

Cette lettre ?

MARTIAL, la prenant et y jetant les yeux.

Qu'est-ce que c'est ça, connais pas ; c'est quelque loustic ! C'est *apôtregriffe* ! (La lisant.) Ah ! elle est bonne la charge. Le nom ? Mais crébleu, je ne connais pas le frise-poulet qu'a écrit ça, moi. Ce n'en est pas un de la garde ! Si je le savais, je la lui ferais joliment descendre, Jésus-Dieu !... mais je verrai... (Il met la lettre dans sa poche).

GUILLAUME, à Martial.

Et tu as écrit souvent, ici ?

MARTIAL.

Quand je vous dis, papa ; chaque premier du mois, un poulet ; exact comme le payeur du régiment. Demandez plutôt au vague mestre.

GUILLAUME, à Jean.

Jean, c'est toi qui recevais les lettres ?

JEAN.

Moi, queuque fois ; pas toujours ; s'il plait à Dieu !

GUILLAUME.

Le messenger en remettant celle-ci vient d'avouer que tu lui avais défendu de les donner à personne qu'à toi.

JEAN.

Ça lui plait à dire, pardine !

GUILLAUME.

Il l'a dit.

JEAN.

Je le veux ben oui-da... Ensuite qué que ça prouve, bédam ?

GUILLAUME.

Cela prouve... que j'aurai à te parler plus tard, à toi...

JEAN.

Je n'y comprends rien, ma fine... Ah ! je vas voir à querir l'enfant. (Il se dirige vers la maison de droite).

ALICE, à Jean.

Eh bien ! cousin, est-ce qu'il y a encore une lettre à recevoir ?

MARTIAL.

Qu'est-ce qui lui prend à ce cadet-là d'avoir comme ça des souris dans les quilles ?

JEAN, fausse sortie.

Ah! ben, oui, mais, avant, je voudrais ben savoir ce qu'y vont dire, s'il plait à Dieu. (Il se met à part derrière le groupe des invités et simule un travail qui motive sa présence.)

GUILLAUME, à Martial.

Enfin le voilà, ce cher Martial! Tiens... (Le présentant à René). Voici ton grand-père.

MARTIAL.

Ce vétéran? je n'y mets pas obstacle.

RÉNÉ.

Ce lapin-là, un jeune brave, ça me va; embrasse-moi, mille-z-yeux!

MARTIAL.

Comment donc, crébleu! (Il l'embrasse). Ça va bien, grand-père? Pardon-excuse, si je ne vous remets pas; mais ça ne fait rien.

GUILLAUME.

Ton grand-père, mon propre père, René Rivallon dit l'Égyptien.

MARTIAL.

Jésus-Dieu! celui qui est mort à la Moskowa?

GUILLAUME.

Lui-même.

MARTIAL.

Ah! ben, grand-père, vous avez joliment fait alors de changer de corps.

JEAN, à part.

Je croyons bédam qu'y ressusciteront tous, ces damnés de bleus-là!

RÉNÉ.

Mais tu es dans la garde aussi, toi?

MARTIAL.

Comme vous, grand-père: voltigeurs, deuxième, de la troisième du premier.

RÉNÉ.

Sergent, Tудieu!

MARTIAL.

Mon Dieu, oui; Dame on vous emboîte le pas!

RÉNÉ.

Décoré ? mille cartouches !

MARTIAL.

Yes, comme on dit chez nos nouveaux amis : crucifié, plaqué, médaillé ! Les faveurs de mamzelle la Victoire, quoi.

ALICE, frappant dans ses mains.

Que c'est beau, tout ça !

GUILLAUME, à Martial.

Tu dois être fier !

MARTIAL.

Mais y a de ça, papa ; et peu s'en faut qu'on ne s'agenouille un petit brin devant soi-même.

RÉNÉ, lui présentant la main.

Tope-là, blanc-bec, t'est t'un brave tout de même — voilà comme je les aime, mille-z-yeux, je te présenterai à *mon* Empereur.

MARTIAL.

C'est déjà fait... Pardon-excuse. — Je me suis présenté moi-même.

RÉNÉ.

Quoi, mille bombes ?

MARTIAL.

Mille bombes ? Non, mais mille boules, puisque c'était à un jeu de boules...

RÉNÉ.

Conscrit, tu as vu *mon* empereur ?

MARTIAL.

Est-il égoïste, le grand-papa ! Vous dites toujours *mon* empereur ! Il vous en faut donc un à vous tout seul ? Excusez du peu.

GUILLAUME, à Martial.

A un jeu de boules, l'Empereur ?

MARTIAL.

Eh ! ben, oui. — Au camp de Châlons donc... Je vais vous narrer ça, — v'là l'histoire, car c'est de l'histoire... C'était un dimanche soir. — On faisait une belle partie, là, entre les malins, les numéros un, quoi ? « A toi La Clef-des-Cœurs, » qu'ils disent. — J'empoigne la boule et là, là... (il imite tous les mouvements, après avoir fait ranger son auditoire) une, deux, ... « l'Empereur, l'Empereur, » que ça se dit. Je me retourne : Crébleu ! il était, là, tranquille avec trois graines d'épinards à côté de lui, me regardant. Je me mets comme les

autres au port d'armes, immobile. « Continuez, continuez » qu'il me dit... Dame, ça m'interloque... hum, hum... Ah! ben tant pis que je me dis, faut bien contenter un spectateur comme celui-là et me rev'là... une... deux... trois; patatras, sept quilles sur le carreau... tuées, blessées ou hors de combat. « Bravo, voltigeur » qu'il mèn dit. — « Pardon-excuse, Sire, ça n'est rien, ça; sauf votre « respect. — Comment ça? — Il était plus joli le coup à Sebasto-
« pol, Majesté! »

RÉNÉ.

Sebastopol, qu'est-ce que cela?

MARTIAL.

Une ville des Russes que nous avons un petit brin démolie... pour cause d'utilité publique.

RÉNÉ.

Ah! oui... la fin de la campagne de Russie.

MARTIAL.

Quasiment, comme vous dites, vétéran, ce qui s'appelle faire une bonne fin. — Je reprends mon narré! — « Raconte » dit l'Empereur. (Martial retrousse sa moustache et se met en position) « V'là, Sire. » C'était à Sebastopol dans la tranchée, troisième parallèle, Mamelon Vert; un jour, non c'était un soir, j'étais de cambuse. La marmite, sauf votre respect, pardon, excuse, bouillotait crânement et les autres couchés pas loin à se réchauffer les menottes, — ça pinçait Jésus-Dieu! — criaient; « Allons lambin, marmiton d'Anglais! est-ce que c'est pas bientôt frit? » Je vais lever le couvercle pour y voir, quand... paouf, un obus sur la marmite... cric, crac en mille pièces; et v'là la ferraille qui roule avec sa mèche qui fume dans les quilles des camarades. Ni une — ni deux — Ah! y ne faut pas se moucher du pied, là... — je tombe dessus, je franchis le parapet avec et Jésus-Dieu, v'lan, allons donc!... boum!... ça éclate, j'y vois clair, Crèbleu « aux armes » que je crie « aux armes »... c'était tombé au milieu d'un pâté de Russes qui venaient les malins jouer à cache-cache sans doute! cou-cou, là, ces chers enfants. — Nous leur avons donné à jeun, une rincée. Ah! mais une rincée dans le soigné. — Histoire de leur épousseter leurs shakos, — pour venger la mort de notre marmite et pour avoir voulu nous faire passer le goût du pain avant que, Jésus-Dieu, nous ayons eu le temps d'en mettre quelque miche sous la dent. Et v'là. L'Empereur sourit et me dit : « Et tu n'as pas eu peur? — Un bon soldat, Empereur, ne doit pas « avoir peur avant de voir sa tête à quinze pas devant lui, Crèbleu!

« — Tu t'exposais à une mort presque certaine ? — Il ne faut pas
« s'arrêter à si peu, que je réponds, quand on est à votre service,
« Majesté ! — Et tu n'as pas la croix ? — Dame y en a pas assez
« pour tout le monde de celle-là, Sire, je n'ai que le Turc — Y en
« a toujours pour les braves comme toi. Prenez le nom de cet
« homme. » Et puis quand c'est fait : Continuez, continuez mes
« enfants » et lui il continue... son chemin.

RÉNÉ, qui a' écouté de tout son cœur : avec amour.

Ah ! mon Empereur, il est toujours le même ! (Puis avec dignité et
retirant son bonnet de police.) Salut ! je suis content de vous, monsieur
mon petit-fils !

MARTIAL, lui rendant le salut.

Papa grand-père, je suis le vôtre.

ALICE, à Martial.

Et il t'a envoyé la croix ?

MARTIAL.

Envoyé ? mon cœur ; mieux que ça. Trois jours après : ran plan
plan, ran plan plan. La grande revue d'honneur. C'est gravé là (La
main sur le cœur.) 10 octobre. Avant le défilé, le capitaine : « Martial
Rivallon, hors des rangs. » — « Présent ! » que je réponds (Au port
d'armes.) Il m'envoie au commandant, qui m'envoie au colonel, qui
m'envoie me promener... là-bas, là-bas. J'arrive, on me met en ligne
avec un tas de vieilles moustaches, la plupart, presque tous, la larme
à l'œil. Tiens, que je me dis : est-ce qu'on va me fusiller ? Jésus-
Dieu ! ah ! ben oui, c'te bêtise ; je vois vite de quoi qu'y retourne...
la larme à l'œil se gagne ; le rang s'éclaircit ; v'là mes quilles qui
flageolent... « Martial Rivallon », que crie un bel homme, ah ! ça,
un bel homme ; j'avance comme je peux (Au port d'armes.) Crébleu !
v'là l'Empereur ! — « La Clef des Cœurs », dit-il en se penchant
vers l'Impératrice qui était là, à côté de lui, crânement à cheval.

RÉNÉ.

Cette bonne Joséphine !

MARTIAL, à René.

Silence dans les rangs ! — (Reprenant.) L'Impératrice sourit. « Tiens,
« me dit l'Empereur, v'là pōur ton coup de boule de la tranchée de
« Sebastopol. » Je veux répondre (Avec effusion) un « Oh ! merci,
Sire !!! » Bath... je balbutie, je deviens cramoyi, j'ai des volcans
dans l'oreille... bref, j'étrangle. Et l'Empereur me donne la croix...
cette croix-là (Montrant celle qui brille sur sa poitrine), et en même temps,
Crébleu ! écoutez bien, papa grand-père, et en même temps une

poignée de main, mais une poignée de main vigoureuse, allez ! Il n'y va pas de main morte, Jésus-Dieu !... Pas plus fier que ça !

RÉNÉ, avec enthousiasme.

Il t'a donné une poignée de main, mille-z-yeux ! Cette main, cette main, que je l'embrasse. (il lui baise la main à plusieurs reprises.) Ah ! sabre de bois ! scélérat de conscrit ! je n'ai jamais eu ce bonheur-là, moi, un vieux vétéran, un Égyptien ! mille cartouches... (avec effusion.) Le vrai père du soldat ! Toujours le même !

MARTIAL.

Toujours le même. Il n'a pas envie de changer. Ah ! mais, non.

RÉNÉ.

Ah ! moi, *mon* Empereur, je lui parlerais de notre Égypte !

MARTIAL.

Égypte ! Ah ! oui, de l'isthme de Sué.

RÉNÉ.

Isthme des Suées, connais pas. Mais le Caire, Mont-Thabor, les Pyramides, mille cartouches...

MARTIAL.

Avec leurs quarante siècles sur l'occiput !

RÉNÉ, avec transport.

Qu'il était beau, millo-z-yeux, sur son cheval arabe, fougueux ; lui, tranquille, l'air pensif ; tout simple au milieu de ce cortège de généraux chamarrés d'or... Et les Mamelouks à ses pieds.

MARTIAL.

Lui, l'Empereur ?

RÉNÉ.

Pardieu, lui, *mon* Empereur, le petit caporal !

MARTIAL.

Décidément, papa grand-père, vous avez raison de dire *mon* Empereur ! A chacun le sien : je vous parle Napoléon III, notre Empereur, et vous me répondez Napoléon I^{er}.

RÉNÉ.

Napoléon III, Napoléon III ! quoi que tu inventes ? Il n'y a ni premier, ni troisième, ... il n'y en a qu'un, mille cartouches !

MARTIAL.

Papa grand-père, pardon-excuse, mais... Ah ! ça, d'où revenez-vous donc ? Votre *mon* Empereur, comme vous dites, il y a longtemps, Jésus-Dieu ! qu'il est mort.

RÉNÉ.

Toi aussi, millo-z-yeux, toi aussi qu'avais mon estime !

MARTIAL.

Comment vous en êtes encore là, papa de la vieille ? à l'Égypte, le pays des momies ? Ah ! ça, mais, Crébleu ! sauf votre respect, vous y êtes donc resté en garnison, — dans les Pyramides, — depuis ce temps-là ?

GUILLAUME, à Martial.

Non, mais en Sibérie, au fond de l'Asie, depuis 1812, et des souffrances inouïes, une vie d'esclavage, de privations sans nombre, au fond des mines, dans les huttes de sauvages ; au milieu des neiges et des glaces !

MARTIAL.

Brou, brou ; ça me fait froid... Que je frissonne.

GUILLAUME, de même.

Il a vécu sans vivre et ne sait rien de ce qui s'est passé.

RÉNÉ, qui a son idée fixe.

Mille-z-yeux, un brave, mon enfant ; dire comme ses ennemis, qu'il n'existe plus !

MARTIAL, à René.

Entendons-nous, mon Égyptien ; dire qu'il existe, à moins que ce soit pour vous faire plaisir, c'est difficile à faire ; dire qu'il n'existe plus cependant, ce serait donner un croc-en-jambe à la vérité. — Il existe...

RÉNÉ.

Ah !

MARTIAL.

Un moment !... Il existe et existera toujours dans la mémoire des peuples jusqu'au jour de la dernière trômpette ; car il est immortel. Mais figure à part ; dame, enfin, chacun son tour, comme on dit, et Jésus-Dieu, il est mort.

RÉNÉ, avec feu.

Ce sont ses ennemis qui font courir ce bruit-là ! On l'a exilé, enchaîné ! Mais, un jour, l'aigle brisera ses fers, reprendra son vol, et mille cartouches, il apparaîtra aux acclamations de la France entière..... Comme moi au milieu de vous, sabre de bois !

MARTIAL.

C'est précisément ça qui s'est fait, Papa grand-père.

RÉNÉ, avec force.

Mais que s'est-il donc passé depuis la Moskowa ?...

MARTIAL.

Depuis la Moskowa... Ah ! quelques petites choses, pas mal de

petites choses... Dame ! si vous voulez, je suis moniteur au cours d'histoire de bataillon, méthode Roland, et je vais, Crébleu ! vous narrer cela en douze temps, sans charge.

RÉNÉ.

Eh bien ! oui, je veux savoir...

MARTIAL.

Soit. Alors faites-vous l'honneur de vous asseoir. (Les parents et les spectateurs prennent place sur le banc ou se groupent autour de Martial.) NOUS disions donc que nous étions à la bataille de la Moskowa. Nous... manière de parler, est-ce pas, vétéran grand-père ? — Eh bien, v'là d'abord que ça ne va pas très-bien... un froid de diable comme à Sebastopol. — Ça ne rate jamais avec les Russes —, qui glace les hommes, mais pas les cœurs. Puis v'là-t'y pas que le feu s'en mêle ; bref, ça ne va pas plus du tout, Jésus-Dieu ! — Tiens, qu'y se disent les autres, pardon, excuse, mam'zelle la Victoire qui leur était si fidèle, v'là qu'elle leur fait la queue ; faut faire comme elle. Ça les encourage ; ils nous reconduisent un petit bout de chemin et puis ils se disent : Ah ben ! allons jusque chez eux leur rendre leur visite ; et ils y viennent tous, Crébleu ! — Dame ! nous les recevons bien. Partout où est l'Empereur, ça va comme sur des roulettes ; mais on ne peut être partout et être encore quelque part ! Enfin on leur rend la monnaie de leurs pièces, quoi ! mais ça ne fait rien, Jésus-Dieu ! Ils sont cent contre un, il faut bien que ça finisse mal ! En province ça va bien, mais à Paris... hum ! Bref, avec Paris, la France... tout ça dégringole. — L'Empereur n'avance pas en grade, on le nomme roi d'une île. — C'est le tour de l'ancien régime qui devient le nouveau. On dit que ça sera bien meilleur : tout beau, tout nouveau. Mais pas le temps de se dorloter, même de manger un morceau. — Changement à vue, Tudieu ! l'aigle vole de clocher en clocher. V'là le petit caporal refait Empereur ! — Ça ne va pas aux autres ; ils ne veulent pas s'habituer à ce régime-là, et ils font une consultation pour former une alliance qu'ils appellent sainte, bien que le pape n'en soit pas...

MARTHE, à Martial.

Par sainte Anne d'Auray, peut-on dire ! t'es bien un de ces jacobins, toi !

MARTIAL, à Marthe.

Moi ! pardon, excuse, ma grand'tante, je n'ai jamais servi dans ce régiment-là. (Reprenant.) V'là qu'on éprouve encore le besoin de se dire un mot à l'oreille. — Toujours cent contre un. — Décidé-

ment, mam'zelle la Victoire, la girouette, a changé de sentiment, — ça ne se commande pas, — et, là, en un jour, en une bataille où l'on meurt sans se rendre et dont un bon Français ne répète jamais le nom, tout est perdu, Jésus-Dieu ! — hors l'honneur, comme ça s'est dit ; vu que c'est trop bien agrafé chez nous pour jamais se perdre !

RÉNÉ, avec transport.

Et je n'étais pas là, mille cartouches !

MARTIAL.

Vous avez bien fait, papa le balafré, m'est avis, parce que de ceux qui étaient là, il n'y en a guère de revenus. Le petit caporal lui-même voulait n'en pas revenir ! — Cette fois v'là l'empereur qui part encore pour une île... pas de son choix... loin, bien loin. Le domicile ne lui convient pas ; on le savait bien. Il en meurt !... (A René) Notez cela papa, de la Moskowa. — L'ancien régime trouve que ça fait bien, et il va de l'avant. On dit dans les chambres qu'il va en arrière et qu'il devient trop ancien. On fait beaucoup de bruit et on est fort sur la théorie. Il y en a qui tiennent beaucoup à leur *manuel*, d'autres l'empoignent. Ça va mal. Il y a un remue-ménage d'enfer parce qu'on veut donner un coup de balai à la chambre, par ordonnance, ce qui ne plaît pas à la garde nationale. Le gouvernement se fâche. Il fait le matamore parce qu'il venait de conquérir Alger, — n'ayant pas trouvé à son goût l'éventail du Dey — et veut traiter les pékins, de Turc à More : on se tape. Bref en trois jours la boutique est enfoncée, et l'on donne congé aux locataires ainsi qu'une feuille de route, pour avoir donné trop de billets de logements chez nous à nos amis les ennemis.

MARTHE, indignée.

Belle victoire ! sans culotte !

MARTIAL.

Grand'tante, pardon-excuse encore, sauf votre respect ; mais je n'ai jamais porté cet uniforme-là !

MARTHE.

Des brigands, des gueux !

MARTIAL, à Marthe.

Grand'tante, Crébleu, pas de nerfs politiques ! Les interruptions sont généralement défendues ; vous me troublez l'histoire ! (Reprenant). — L'ancien régime enterré, il en vient un, moins ancien, qu'on appelle la charte. On ne le trouve pas assez nouveau en général. Cependant, ça a repris de la couleur ; on revoit les

anciennes. — On se bat en Algérie sans s'arrêter ; ça amuse et ça fait manœuvrer la troupe qu'on dit, et puis on cause, dame on cause beaucoup. — On donne des poignées de main au dedans et au dehors ; on s'arrête ensuite en dedans !... Mais au dehors ça continue quand même. Et puis on reprend les conversations dans les chambres pour s'inviter à un banquet. La soupe manque. Tout à coup, tiens, le gouvernement qui manque aussi ! Pardon, excuse, il a disparu, Crébleu ! on le cherche ; on ne le trouve plus. — Que faire ? on ne peut pas se passer de ça. — On en prend un provisoirement et on l'appelle les 45 centimes. — C'est pas cher ; d'autres disent que c'est trop. La constitution est très-faible. Cependant on chante, on chante beaucoup. On joue à l'amourette. Mais v'là que les cartes se brouillent. On dit qu'on triche et on se bat, là, dur ; une dégelée à tout casser, quoi ! ça finit bien ; seulement il y en a joliment qui gardent rancune. On joue encore, mais on se prépare à faire sauter la banque et le banquier ne sait où donner de la tête ! on joue son va-tout et tout le monde regarde : Tiens, Crébleu, bravo, v'là qu'y retourne... le roi... je veux dire l'Empereur. Atout, atout, qu'on crie de tous les coins ; vive l'Empereur ! On jette les cartes et v'là qu'on recommence à travailler ; ça fait plaisir. — De mieux en mieux, l'aigle revient à son nid et v'là la gloire qui revient aussi à s'emouracher des Français ; le Français se laisse faire. On part en train de plaisir pour voir le Turc, les odalisques et dire un mot, non deux mots aux Russes. Bomarsouin, l'Alma. La partie est retournée. On est plusieurs contre un et cet un, c'est pas nous cette fois. On joue aux échecs avec les Cosaques et après une partie de deux ans, — où il est tombé plus d'un pion et où les coups étaient rudes ; — l'Europe était là tout entière, quelques-uns à jouer, la plupart à regarder ; — on roque et on les fait mat en leur prenant la tour... Malakoff ! Histoire de rire ; pas pour eux, Crébleu ! Ils ne veulent pas repiquer du même, la partie n'est pas recommencée et ils promettent, à Paris, de ne plus faire de visites aux malades, malgré eux. Ça se signe, un fameux jour, 30 mars. Tout le monde s'embrasse ; on me décore et voilà ; ainsi finit la leçon. C'est là l'histoire.

GUILLAUME.

Bravo, mon gars !

MARTIAL.

Y ne manque plus que le petit verre du professeur.

ALICE, à Jean qu'elle aperçoit.

Tiens, cousin, vous êtes resté là... pour nous apporter la vieille bouteille.

MARTIAL.

Pas besoin. Pardon, excuse, c'est tout prêt et du meilleur. (Il boit à même son bidon.)

RÉNÉ, joyeux.

Les Russes battus! J'étais bien sûr, mille-z-yeux! que *mon* Empereur aurait la belle.

MARTIAL.

Ah! ce cher balafre de la Victoire! Ne dites pas de mal des Russes. On s'est expliqué; mais c'est fini, et maintenant ce sont *de* nos amis, Tudieu!... et des meilleurs!

RÉNÉ.

Comment! *mon* Empereur a oublié Tilsitt?

MARTIAL.

Encore *mon* Empereur; à vous tout seul! Ah! laissez-nous-en un peu!

RÉNÉ.

Il reviendra, il reviendra, mille cartouches!

MARTIAL.

Mais, puisque je vous ai dit...

RÉNÉ.

Ce sont ses ennemis qui font courir ce bruit-là! on ne m'en fera pas accroire!

GUILLAUME, à René.

Vous n'avez donc pas entendu, père, ce qu'il vous a raconté; c'est de l'histoire populaire, et c'est la bonne!

RÉNÉ.

Je vous bien; mais on ne m'empêchera pas de dire qu'il va revenir, mille-z-yeux!

MARTHE.

C'étaient une toquade de vieillard, oui-da et pardi! Pour ce qui est de moi, je ne savons rien de tout ça que ce que j'avons vu. — Ça m'étaient chrétiennement égal, les Russes! Ceux qui ont tué mon pauvre homme, qui ont mis à feu et à sang, quoi! not' malheureux bocage; c'étaient ces généraux de leur Républiquo, des bleus, des sans-culottes! tous ces jacobins, oui-da et pardi!

RÉNÉ.

Ma sœur! — Ce que c'est d'être aussi sur l'âge! — Vous n'avez

donc, mille-z-yeux, rien su de ce qui s'est passé depuis; le pays arraché à l'anarchie, marchant de victoire en victoire, et dans sa gloire, mille cartouches, plus grand que le monde entier !

MARTHE.

Sa gloire. Oui-da et pardi, belle gloire ! Not' beau pays tout plein de *colonnes infernales* qu'y disaient ben, et ravagé pendant plus de cinq années, bonne sainte dame d'Auray !

JEAN, intervenant.

Et les jugements en masse itou, et le massacre de Quiberon, s'il plait à Dieu.

RÉNÉ.

Et vous, mille-z-yeux, vos exécutions sans pitié, vos combats de haie sans prisonniers, et la main dans la main de l'ennemi pour combattre vos frères et faire gémir la patrie en deuil !

MARTIAL, se jetant entre eux.

Jésus-Dieu ? grands grands parents. De quel monde est-ce que vous revenez ? comme disait feu le pauvre Lohéac, un du deuxième, dit le maître d'école. « *Vous n'avez rien oublié, mais vous n'avez rien appris.* » Comment Crébleu ! on se dit des gentilleses avec tous les peuples ; on se cause gentiment, les mains dans les poches, en conférences ; on a sonné le couvre-feu à tous les coins de la terre, et vous voulez le rallumer chez vous ! Tudieu !

RÉNÉ.

Eh ! mille-z-yeux, c'est elle avec son ancien temps.

MARTHE.

Oui-da et pardi, c'étions lui avec ses revénésies !

MARTIAL.

C'est vous deux avec votre vieux livret du passé... Pardon-excuse. Lisez donc l'ordre du jour affiché pour le présent : c'est vive l'Empereur ! et n'ayons plus qu'une même opinion pour une même famille.

MARTHE.

Oui-da et pardi, que neuni ; c'étions ben deux familles, les Ke-raurais et les Rivallon.

MARTIAL, à Marthe.

Ce n'est pas maintenant, qu'il faut dire cela, Jésus-Dieu. Ma bonne grand'tante.

MARTHE.

Eh ! oui-da, pourquoi que pas donc ?

MARTIAL.

Puisqu'avec votre permission et sauf votre respect, grand' tante, mam'zelle Alice de Keraurais, dite la Gloriette, votre petite fille, itou comme moi votre petit-neveu, — doit être bientôt madame Martial Rivallon.

MARTHE, avec force.

Ça, par notre dame d'Auray, jamais !

MARTIAL et ALIGE, ensemble.

Comment ?

MARTIAL, à Marthe.

Moi qui ne suis revenu que pour cela ! Mais il y six ans... à mon départ...

MARTHE.

J'avons changé d'idée. D'ailleurs, Keraurais et Rivallon ; c'étions impossible.

MARTIAL.

Pardon, excuse, mais pourquoi donc ?

JEAN, à Martial.

Demandez-y à vot' cousine qu'est la mienne itou à moi, mais la mienne propre, s'il plait à Dieu ; demandez-y quel étions le serment qu'Olivier de Keraurais, un bon, de la bonne cause lui !... a fait faire à c'te digne grand'tante Marthe, que Dieu garde ; (u se signe) qui est notre vraie, vraie grand'tante, à nous deux la Gloriette qu'étions seuls du sang des Keraurais !

MARTIAL, à Jean.

Tiens, toi, comme tu as de la mémoire ! j'en aurai aussi, moi, Crébleu, et en me rappelant déjà tout à l'heure que tu étais de Tréguier, je trouvais que tu avais bien l'air de sortir de la chapelle de Notre-Dame de la Haine.

JEAN.

Ça vous plait à dire, bédam !

MARTIAL, à Marthe.

Peut-on vous demander alors quel sera l'heureux mortel ?...

MARTHE.

Jean, là, oui-da et pardi ; qu'est un bon Vendéen, lui.

MARTIAL.

Ah ! bien. (Jetant un regard expressif sur Jean, et après en avoir échangé un avec Alice.) Mais grand'tante, moi aussi je suis vendéen.

MARTHE.

Je m'entendons, oui-da !

JEAN.

Un Vendéen rénégal, un chien de bleu !

MARTIAL.

Tais-toi, chouan, je t'en ferai voir de plus d'une couleur, pékin !
(Jean perd son assurance et s'éloigne un peu. Martial à Marthe.) Ma grand'tante, vous savez que je vous aime bien, et de tout mon cœur avec, Jésus-Dieu !

MARTHE.

Je le savons ben ; mais...

MARTIAL.

Pardon-excuse. Et vous, aimez-vous le petit-fils de votre frère que vous avez quasiment élevé après la mort de sa pauvre mère ? dites, bonne grand'tante.

MARTHE.

Ça certes, m' n'enfant, et de tout cœur itou.

MARTIAL.

Eh ! ben ! alors causons un brin. Pourquoi dit-on que je suis un bleu ?

MARTHE, radoucie.

Eh ! tu le sais aussi ben que moi !... parce que t'es un stipendié de la république.

MARTIAL.

Mais, ma grand'tante, il n'y a plus de république ; pas plus que sur ma main, ni la vôtre. Crédiou ! Je suis du 2^e, 3^e du 1^{er}, voltigeurs de la Garde.

MARTHE.

C'est ça, soldat de l'usurpateur ! c'étions tout comme !

RÉNÉ, indigné.

De l'usurpateur, mille-z-yeux ! ma sœur !

MARTIAL, à René.

Grand-papa de la Moskowa, si c'est comme ça que vous m'aidez a dévider un écheveau aussi embrouillé ; pardon-excuse ! (Gillaume s'empare de René et tâche de le calmer. Il a grand'peine à le retenir pendant toute la suite du dialogue. Martial à Marthe.) Mais, ma grand'tante, il n'y a jamais eu, et en tout cas, il n'y a plus d'usurpateur !

MARTHE.

Buonaparte, le premier consul, l'Empereur, c'étions un usurpateur. Mon pauvre feu Olivier m'a toujours dit ça, de son vivant.

MARTIAL.

Il y a longtemps de ça, Jésus-Dieu ! — Eh bien ! moi je vous dis,

je vous apprends que maintenant il ne s'agit plus de celui que vous appelez l'usurpateur, de Napoléon I^{er}, il est mort...

RÉNÉ, échappant à Guillaume.

Ah! conscrit, mille cartouches! (Même jeu de Guillaume.)

MARTIAL.

Bon, v'là l'autre! (A Marthe.) Mais de Napoléon III, notre Empereur à tous, élu presque à l'unanimité par la nation tout entière. Neveu du grand Empereur et fils de ses œuvres, Jésus-Dieu! Entendez-vous bien à la fin... J'ajouterai qu'Henri IV est mort!... Crébleu!...

MARTHE.

C'étions ben vrai tout ça? Mais Jean m'assurait...

MARTIAL.

Jean a tort de ne pas être avec Henri IV; j'y remédierai.

MARTHE.

Tu dis ben vrai? C'est ben là la vérité du bon Dieu?

MARTIAL.

Il n'y a qu'une vérité! Tout est ou vérité ou bien mensonge; or ce que je vous ai dit, moi, bonne grand'tante, Tудieu! c'est vérité!

RÉNÉ, échappant à Guillaume.

Napoléon III!!...

MARTHE, à Martial.

Tu m'as tout l'air d'un loyal enfant, chrétiennement, toi. Je te croyons, là; je ne savions pas! Mais c'étions ben différent, d'alors.

RÉNÉ.

Napoléon III, je le veux bien, mille-z-yeux, mais *mon* Empereur reviendra?

MARTIAL.

Je le veux bien aussi et n'y mets pas obstacle.

MARTHE, à Martial..

Si tu m'avais dit plus tôt, oui-da.

GUILLAUME, à Marthe

Mais, j'ai essayé vingt fois...

MARTHE.

Hé! dame... c'étions Jean qui, chrétiennement...

RÉNÉ, à Martial.

Comme ça alors ça me va. Il fallait me dire...

MARTIAL.

Je vous l'ai narré tout à l'heure et tout au long. C'était bien la peine, Crébleu ! vous n'avez pas voulu m'entendre. Soyez donc instructeur pour l'histoire, sans verre d'eau sucrée encore ; c'est vrai, Jésus-Dieu ; je suis en nage, quoi ! (il reprend son bidon.)

MARTHE, à Martial.

Alors donc, mon Dieu, les bleus, oui-da et pardi, y ne fouleront plus le sol de not' Vendée ?

MARTIAL.

Non, grand'tante, entendez bien ; les bleus sont morts et la Vendée est morte aussi, Crébleu ! c'est la Bretagne maintenant que ça s'appelle, avec un chemin de fer qui vient lui donner une poignée de main et une visite que l'Empereur est venu lui faire, Tudieu ! pour savoir si le cœur de la France y battait aussi bien qu'autre part.

GUILLAUME.

Et il a battu aussi fort, je le garantis. J'y étais avec la Gloriette, et elle l'a entendu : jeunes et vieux, hommes et femmes ou enfants, prêtres et cultivateurs, nobles et paysans, tous ayant revêtu le costume national, tous à cheval l'escortant au galop avec drapeaux et bannières, ce n'a été qu'un cri : Vive l'Empereur !

MARTHE.

Il n'étions donc pas, bonne sainte dame d'Auray, not' ennemi.

GUILLAUME.

Lui ! ah ! bien oui. Il honore le courage et le talent partout où ils se trouvent et inscrivant sur son drapeau : *ni réaction, ni utopie*, il a fait appel à tous les partis pour l'aider à rendre la France heureuse au dedans, grande au dehors.

ALICE.

Il n'y a eu qu'un cri, c'est-à-dire mon oncle, trois inséparables : l'Impératrice et le Prince impérial ont toujours été réunis à l'Empereur dans les acclamations chaleureuses qui l'accompagnaient.

RÉNÉ.

L'Impératrice ! la bonne Joséphine ; celle qu'on appelait *la bien-faisante*.

MARTIAL.

Bon encore ! Mais pardon-excuse, grand-père, où en êtes-vous toujours ? Il s'agit de l'Impératrice Eugénie, c'est toujours le même surnom, mais ce n'est plus le même nom !

RÉNÉ.

Une autre Impératrice ?

MARTIAL.

Ah ! oui-da et pardi ? ce n'étions plus celle ous qu'a servi la femme à René.

ALICE.

Ce n'est plus elle et c'est toujours la même ; toujours le même cœur ! à Brest ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, de pouvoir l'apprécier, me disaient : « aimable esprit, ferme courage ; tout le « charme de la beauté, tout le génie de la charité ; toutes les grâces « de la bonté et de la bienfaisance ! »

MARTIAL.

Oh ! oui, Tудieu ! courageuse ; intrépide ; elle l'a bien déjà laissé pressentir ! Aussi quand elle accompagne à cheval l'Empereur qui passe la revue ; Jésus-Dieu ! c'est nous qui crions : vive l'Empereur, vive l'Impératrice, vive le Prince impérial.

RÉNÉ.

Eh bien ! quoi, mille-z-yeux, ce n'est donc plus le même prince impérial, *mon* roi de Rome ?

MARTIAL.

Non... réformé pour cas grave...

RÉNÉ.

Comment ?

MARTIAL.

Mort du mal du pays et de gloire rentrée !... celui de maintenant — qui pourrait bien s'appeler Roi de Rome — est un charmant poupon, gracieux, simple, affable ; caporal au 1^{er} grenadiers de la garde, à la 1^{re} du 1^{er}. En garnison, on dit : « en congé chez ses parents. » et soumis à la discipline douce, mais très-sévère du papa et surtout de la maman. D'ailleurs joufflu et frais comme une grenade ! Crébleu !

RÉNÉ.

Comme ça... ils m'auront changé tout !...

MARTIAL.

Histoire de vous contrarier, grand-père !

RÉNÉ.

Ah ! bien, oui, mais on ne me changera pas *mon* Empereur !

MARTIAL.

On en serait bien fâché !

MARTHE.

Ça m'étions égal tout de même, chrétiennement; mais oui-da et pardi, avec leur chariot à vapeur, y vont pas moins, notre sainte Dame, me changer-tout not' verdoyant bocage, not' belle Vendée aux grandes plaines d'ajoncs et not' chère basse Bretagne avec c't aspect quasiment sauvage comme nous l'aimons tant itou, avec ses landes et ses collines, — des déserts sans fin, quoi! — mais couvertes de nos genêts en fleurs et de nos bruyères quasiment toujours fleuries, ma fine?

JEAN.

Oui-da, que vous avez droitement raison, grand'tante! Avec leu chemin de fer, y jetions en désarroi nos montagnes de granit et mettions la pioche à c'te muraille derrière laquelle, tout bas, nous abritions notre ignorance heureuse, notre simplicité fidèle et notre misère libre! Et pourquoi, qué que je vous demande? pour ouvrir la brèche à ce torrent fangeux qu'y appellent leur civilisation; à c'te fin, bédam, de nous bailler une soif de damné des mille joies et braveries de leu monde, — lès œuvres et les pompes de Satan, quoi! (il se signe) comme qui dirait un buisson d'ajoncs épineux auquel s'accrochent et pendent toutes les vertus du bon temps pour ne laisser passer que la monnaie qui a cours chez eux : fausseté de la parole, corruption du cœur, impiété de l'âme! V'là, s'il platt à Dieu!

GUILLAUME.

Non, ma tante! la Bretagne sera toujours notre beau pays avec ses splendides vallées où ondule l'or mouvant des moissons; sa nature grandiose et rude; son pêle-mêle de vallons verts, de sombres forêts de chênes, de gorges désolées; — avec cette ceinture, — plaine immense, — la mer, à la moisson vivante, inépuisable, qui fait vivre plus d'à-moitié sa courageuse population; elle n'en gardera pas moins la *grâce native de ses mœurs, la franchise proverbiale, la fidélité à la foi jurée, la soumission à la volonté du Très-Haut*. Mais ce que vous appelez le chariot à vapeur décuplera ses richesses en portant ses produits jusqu'aux marchés les plus reculés de l'Empire comme du continent; et, la reliant rapidement, — elle extrémité éloignée des terres, — à toutes les villes qui forment la grande famille dont elle était jusqu'alors un membre isolé, — la rapprochera du cœur de la patrie où tout afflue et d'où tout rayonne.

MARTHE.

Alors, oui-da et pardi, c'étions donc une ben grande chose ?

MARTIAL.

Indubitablement, Jésus-Dieu ! Grand'tante ! ça va sur mèr comme sur terre... c'est ça qui nous a porté chez le Russe, tous, nous et les alliés, avec armes, bagages, munitions, etc., en un clin d'œil... manière de dire.

RÉNÉ.

De merveille en merveille ! C'est là-dessus, mille cartouches ! que je veux que *mon* Empereur revienne ! Ah ! si nous avions eu des carrosses comme ça pour aller en Russie !...

MARTIAL.

Jésus-Dieu ! je crois que le neveu n'aurait pas eu besoin de nous y-envoyer à notre tour, et vrai, là, c'eût été dommage !

RÉNÉ.

Le neveu de *mon* Empereur, le neveu ?...

GUILLAUME.

Le fils de la reine Hortense...

MARTIAL, fredonnant.

Honneur à la plus belle...

RÉNÉ.

La reine Hortense ? ah ! oui, je me souviens... cette bonne reine dont me parlait tant, autrefois, défunte ma pauvre femme...

GUILLAUME, continuant.

Ma mère qui était entrée dans sa Maison lorsque l'Impératrice Joséphine congédia la sienne. Cette Reine dont le souvenir est encore béni en France, dont cette bonne mère disait tant la douceur angélique, la grâce, l'esprit et les talents !

RÉNÉ.

Oui, oui, je me souviens, mille-z-yeux ! le fils de la reine de Hollande !

MARTIAL.

Eh ! lui-même, grand-père. Neveu de l'Empereur, fils de Roi ; rien que ça, Tudieu !

GUILLAUME.

Ce royal enfant, qu'elle nous dépeignait *parlant peu, esprit à la fois vif, réfléchi, pénétrant ; s'exprimant par des mots heureux pleins de raison et de finesse ; doué déjà d'un caractère réservé, d'une grande douceur et d'une énergie calme, mais résolue !*

MARTIAL.

Crébleu ! en v'là un portrait bien astiqué !

GUILLAUME, continuant.

Et bon, généreux, tout jeune ! Son gouverneur, un abbé, je crois, — racontait-elle, — le vit un jour revenir en manches de chemise et marchant pieds nus dans la boue et dans la neige. L'enfant s'était écarté en jouant et avait rencontré une pauvre famille très-malheureuse et nombreuse : aux uns il avait donné ses souliers, aux autres sa redingote !

ALICE.

Ahl ça c'est d'un bien bon cœur !

MARTIAL.

Il en fait toujours autant, Crébleu ! mais, dame, dans un autre genre. Nous nous sommes narré tout ça au bivac du Mourmelon : Et le vieux garde du château de Navarre, et la geôlière de la citadelle de Port-Louis, etc., etc., et sa charité intrépide pour secourir les inondés, et tant d'autres, Tudieu !

MARTHE.

Je comprenons maintenant, ma fine, que vous l'aimiez, là, chrétiennement.

MARTIAL.

Ahl ça oui, et crânement encore !

GUILLAUME.

Oui, aimé du soldat parce qu'il est pour lui comme un père ; aimé du cultivateur, parce qu'il s'intéresse à l'agriculture dans ce pays où il y a encore d'immenses territoires incultes à défricher ; donnant l'exemple dans la Champagne, comme dans les Landes, comme dans la Sologne ; à La Motte-Beuvron, comme aux fermes de Fouilleuse, comme à Sabres où il fait essayer la piocheuse à vapeur, où rien n'est négligé, ni drainage, ni assolements, ni élèves des races agricoles ; se rappelant que dans une vaste contrée lointaine le souverain s'honore d'ouvrir chaque année le premier sillon. — Aimé des classes laborieuses, ouvrières ou commerçantes, parce que, s'inspirant de *l'amour des classes souffrantes*, il s'est fait le créateur et le protecteur-né de tout ce qui les intéresse : caisses de retraite pour la vieillesse, sociétés de secours mutuels, cités ouvrières, bains publics, les petites et les grandes choses ; la liberté des mers conquise, les grandes voies de communication, les chemins de fer sillonnant le pays et le reste ; le beau comme l'utile, et le Louvre achevé pour abriter les splendeurs

de nos arts et de notre industrie. Enfin, aimé de tous ceux qui ont un véritable patriotisme, parce que s'efforçant de ramener dans le courant du grand fleuve populaire les dérivations hostiles qui vont se perdre sans profit pour personne, il a consolidé l'ordre, rétabli la prospérité et la gloire de la patrie, et rendu tout son prestige au drapeau comme au nom de la France!

MARTIAL.

Narrez, papa, narrez toujours, Tудieu ! V'là ce qui s'appelle de l'histoire ! Je ne suis qu'un blanc-bec à côté de ça.

MARTHE.

Ah ! oui-da et pardi c'est ça parler tout de même.

MARTIAL.

V'là ce que c'est que d'avoir tout quitté, Crébleu ! les livres et le grimoire, pour ne vouloir être que soldat.

GUILLAUME.

A chacun sa tâche ! Le soldat raconte, lui, avec son allure franche, cavalière et naïve, au souvenir de ce qu'il a vu lui-même, écho de la pensée et des saillies du bivac : sa vie glorieuse en dit assez pour lui et il n'y a pas de plus grande éloquence. A vous deux mon père et mon fils (il prend la main de René et celle de Martial) vous faites le plus touchant des livres ; d'autres parlent, vous, vous agissez, vous plaidez de la façon la plus convaincante et la tâche la plus belle, c'est la vôtre.

MARTHE.

Oui-dà et pardi, décidément vous me changez quasiment toutes mes idées.

MARTIAL.

Eh ! ma grand'tante, il faut prendre celles de son époque, c'est là, Jésus-Dieu ! comme disait cet autre, la vraie fontaine de Jouvence !

MARTHE, à Jean.

Eh ben, qué que tu dis de tout ça, toi, Jean mon fieù, Jean-pren-d-tout ?

JEAN.

Je dis, bédam, que je ne disons rien ; que vous êtes tous quasiment du même bord, à c'teheure ! que c'est *fantasse et magorique*, quoi ! s'il plait à Dieu !

MARTHE, de même.

Pourquoi ; oui-da et pardi, que tu disais : « Martial, ah ben ! il « étions mort, c'est sûr et certain. Tout ça, ce sont des chiens de

« bleus, vous n'avez, bédam, qu'à vous bien tenir, vous grand'tante !
 « si vous croyez comme ça que c'est fini, itou, avec leur République,
 « — ah ! ben oui, ces païens d'enfer ils ont juré de brûler tout en
 « not' Vendée, de massacrer tout, quoi ! et de faire mourir de faim
 « le reste, après, itou ! » Pourquoi, oui-da et pardi, que tu me
 disais ça ?

JEAN.

Moi, j'avons dit ça, s'il plaît à Dieu ?

MARTHE.

Itou que mon neveu Guillaume était un bleu qui s'entendait tout
 de même, avec les sans-culottes ?

JEAN.

'C'était histoire de plaisanter un brin. Bédam ! Est-ce qu'on ne
 peut plus rire à c'te heure ?

MARTHE.

Et pourquoi que tu me disions pas où que l'on en est et que
 oui-dà et pardi, tu me cachais ?...

GUILLAUME.

Il vous cachait bien autre chose, grand'tante, (à Marthe et à Alice).
 Vous, vos lettres pour Martial à qui les donniez-vous ?

MARTHE.

A lui, chrétiennement.

ALICE.

J'en faisais autant.

GUILLAUME.

Combien en as-tu reçu, Martial ?

MARTIAL.

Pas le soupçon de l'ombre d'une, Crébleu, pas ça ! (Le signe expres-
 sif de négation.)

GUILLAUME, à Martial.

Toi, nous savons que tu as écrit beaucoup...

MARTIAL.

Autant qu'il y a eu de lunes depuis six ans, demandez à un
 astronome connu.

GUILLAUME.

Vous savez que c'est à lui que le messager remettait toutes les
 lettres ?

JEAN.

Vous dites toujours la même chose, ma fine, par la sainte
 d'Auray, c'est parce vous m'en voulez.

GUILLAUME.

Le messenger l'a avoué. Comme adjoint au maire je le ferai comparaître, et devant tous.

JEAN.

Pardine, vous y ferez dire ce que vous voudrez ; ce n'étions pas la peine. Bedam !...

MARTIAL, à Jean.

Ce n'est pas la peine, en effet, Jésus-Dieu, c'est moi qui aurai deux mots à te dire à l'oreille tout à l'heure, Jean Malquartier, dit Jean-prend-tout, le bien nommé !

JEAN, à Martial.

Quand vous m'aurez ben dit le tout et le restant avec... Eh ben après ?

GUILLAUME, à Martial.

Laisse-le, cela me regarde. Donne-moi la lettre adressée à ta cousine. (Martial la lui donne ; à Jean). Qui est-ce qui a écrit cette lettre !

JEAN.

Ah ! mon cher oncle. Eh ben, ma fine, c'est pas moi.

GUILLAUME.

Toi, non, mais le frère d'Yvonnice avec qui tu en étais convenu.

JEAN, interdit, jouant l'assurance.

Par tous les saints du paradis, (se signant,) je jure mon chrême et mon baptême.

GUILLAUME.

Ne blasphème pas. Tiens, regarde cette enveloppe : Loc Ronan, 43 novembre, 58. C'est le pays qu'habite le frère d'Yvonnice.

ALICE, à Jean.

Que vous avez vu pas plus tard que l'autre matin, comme vous me disiez.

JEAN, à Guillaume.

Mon bon oncle, je n'en savons rien, par notre dame d'Auray. D'ailleurs et puis qué que cela prouve ?

GUILLAUME.

C'est ce que nous verrons. Je me rappellerai encore pour cela que je suis adjoint au maire.

MARTHE.

Oui-da. Qué que veut dire tout ça, Guillaume ?

GUILLAUME.

Qu'il connaissait le prochain retour de Martial par une lettre qu'il

a fait disparaître comme toutes les précédentes; qu'il vous avait gagnée, vous, en faussant les faits et égarant votre opinion, et que, pour gagner la Gloriette, il cherchait à éveiller son dépit et son désespoir afin d'être agréé lui sur-le-champ, faute de mieux.

JEAN.

Ah ! ben, comme vous arrangez tout cela, vous !

GUILLAUME.

Tu veux dire comme je les dérange.

MARTHE, à Jean.

Voyons, là, chrétiennement ! qué que tu as à répondre, oui-da et pardi ? (Jean veut la prendre à part.) Non, là, tout haut, quoi, et devant tous.

JEAN, embarrassé, tournant son chapeau ; Guillaume lui tient sous les yeux la lettre et l'enveloppe.

Qué que vous voulez que je dise, pardine ? v'là que tout le monde me moleste à c'te heure et qu'on les cajole tous itou, excepté moi ! On m'en veut, quoi. (Jetant son chapeau à terre avec force.) Eh ben ! qu'on me fusille !

MARTIAL.

Il se rend justice, crébleu ! (Se mettant en face de lui et simulant une exécution militaire.) Peloton, portez armes, préparez... armes... joue...

JEAN, à mi-voix à Marthe.

Tout ça, ça leur plait à dire, ma fine ; mais vous savez ben que j'avons vot' parole !

MARTHE.

Ah ! ben là, oui-da et pardi, tu batifoles ; not' parole ?... oui, quand j'ne savions pas ce que je savons à c'te heure, mon fieu !... (A la Gloriette, lui montrant Martial et Jean.) Dis-moi là, chrétiennement, la Gloriette, lequel de ces deux cousins-là te va mieux au cœur, hein ! ma fillette ?

ALICE, s'appuyant au bras de Martial et d'un ton de reproche.

Ah ! grand'mère !

MARTHE, à Martial, lui montrant Alice.

Et toi, mon gars ; est-ce que tu l'aimes ben, dis ?

MARTIAL.

Autant que vous et mon père ; presque autant que l'honneur !

MARTHE, à Guillaume.

Eh ben ! neveu ; est-ce que c'étaient pas à fiancer ces deux enfants là du bon Dieu ?

GUILLAUME.

C'est mon vœu le plus cher!

MARTHE, lui tendant la main.

Tope-là, mon lieu, chrétiennement, et par not' bonne sainte dame d'Auray, c'étions dit. (Alice et Martial se jettent dans ses bras.)

RENÉ.

Eh bien! dites donc, la jeunesse? Est-ce que je suis encore à la Moskowa, mille-z-yeux? (La Gleriette et Martial se retournent: René prend Gleriette dans ses bras et échange avec Martial une vigoureuse poignée de main militaire.) C'est elle qui m'a ouvert les bras la première, ce matin, quand ce Kalmouk (montrant Jean) me menaçait de son fouet.

JEAN, sans chapeau et passant à la fureur.

Ah! ben oui, baisez-vous donc tous! oui-da! c'est du joli. Dites donc, tante Marthe, feue la Vendéenne, y manque encore quelqu'un, s'il plaît à Dieu: mon grand-oncle Olivier, vot' homme, quoi, vous montrant sa poitrine pleine de sang, déchirée par les balles des bleus, et vous demandant compte lui, itou, bédam! du serment que vous lui avez fait par le saint nom de la patronne des vrais Bretons! (Il se signe.)

MARTHE, se signant et faisant un mouvement d'horreur.

Ah! sainte Anue d'Auray!

GUILLAUME, s'avancant sur Jean.

Dis qu'on lui a fait faire! Mais que parles-tu, toi, de ton grand-oncle Olivier: il est mort, les armes à la main, pour une cause qu'il croyait juste; il est mort en brave; les braves seuls ont le droit d'évoquer les braves, eux qui rendent honneur au courage dans tous les partis et dans tous les pays, et gardent respect à qui succombe au grand jour, la face tournée vers l'ennemi, quelle que soit la couleur de son drapeau! Et c'est pour cela que tu n'as pas le droit de parler d'Olivier de Keraurais, toi!

JEAN, avec fureur.

Oui-da! ce qu'est sûr, c'est que son ombre vous remue le remords à vous tous, bédam! et vous fait frissonner la peur!

GUILLAUME.

A nous? oh non! A toi, oui; car tu n'es pas un vrai Vendéen, toi; un de ces braves patriotes auxquels seuls le serment exigeait qu'on unit les Keraurais. — Un brave Vendéen, c'est celui qui, comme Martial, expose vaillamment et mille fois ses jours pour défendre la cause de son pays: et ce pays, maintenant qu'il n'y a plus de pays à part, — patrie de quelques-uns, — mais seulement

le grand pays, la patrie de tous, — pas encore entièrement homogène, mais du moins unanime dans ses sentiments et dans ses intérêts, — c'est la France, et tu as eu peur de la servir !

JEAN, au comble de la fureur.

Ah ! mon oncle, le jacobin. J'aurons mon tour s'il plait à Dieu, et alors, malheur !

GUILLAUME.

Tais-toi donc (A demi voix), demi-réfractaire, exempté à Tréguier pour cause d'infirmités simulées !... J'ai su depuis... silence !

MARTIAL, qui a entendu.

Comment ! c'est un moineau de cette espèce ! Ah ! il a bien fait ! on n'use pas de ce gibier dans les régiments ! — Eh bien ! tiens, je voulais te laver la tête avec du plomb ; maintenant j'y renonce. Tu n'en vaux pas la peine. Retourne à Tréguier, mon gars ; va te faire pendre ailleurs ! (Gestes de fureur les plus expressifs de Jean. Il reprend le fusil qu'il avait déposé près d'une baie, à la scène IV ; s'élance dans la maison de Marthe et disparaît.)

RÉNÉ, pendant ce temps.

J'avais toujours dit, mille cartouches, que c'était un drôle de paroissien... Bon voyage, et si tu reviens, par *mon* Empereur, je te rendrai la pareille de ce matin. (Moulinet de son bâton.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, à l'exception de JEAN, puis une NOURRICE,
portant un enfant au maillot.

MARTHE (émue, à Alice et à Martial).

Not' sainte Dame, je n'avons plus que vous à c'te heure, pour soutien de mes vieux jours.

GUILLAUME.

Eux ? nous tous !

MARTIAL.

Vous serez choyée, que je vous dis, grand'tante ; croyez-moi. Elle était toute seule (montrant Alice), nous voici deux. — Eh ! tenez, Crèbleu ! (étendant ses bras) voilà deux bras qui savent ce que c'est que de soutenir et de défendre. Nous serons là, jusqu'à notre dernière cartouche, Jésus-Dieu ! comme qui dirait tant que battra la chamade, mon cœur, le sien et celui de nos enfants donc !

ALICE, avec pudeur.

Ah! Martial!

MARTIAL.

Dame! on ne sait pas... Tiens, justement, en voilà un. (*Entrent la nourrice et l'enfant.*) De quoi donc qu'il s'agit, à propos; tous ces rubans?

MARTHE.

Eh! d'un baptême, oui-da et pardi. (*A la nourrice.*) Qu'vous êtes chrétiennement pas en avance, ma fine, savez-vous?

LA NOURRICE.

Not' dame; pardon-excuse; j'attendions le parrain.

MARTHE, embarrassée.

Oui-da et pardi! le parrain?...

LA NOURRICE, berçant son enfant.

C'est qui n'a pas l'air de venir tout de même. Je venons de le rencontrer l'air tout chose. Eh ben! que je lui ai dit, c'est ben heureux! Dame, il a failli quasiment nous écraser. Il étions sur vot' cheval avec je ne savons comben de paquets, oui-dà, et y m'a répondu... une ben vilaine chose...

MARTHE.

V'là, oui-da et pardi!... un baptême, et pas de parrain, not' sainte Dame!

GUILLAUME.

Au contraire, tout bénéfice; un bien mauvais de perdu, grâce au ciel, un bon et bien bon de retrouvé: — Martial!

ALICE, frappant dans ses mains.

C'est cela!

MARTHE.

Ben vrai, t'as raison tout de même!

MARTIAL.

Ça me va Jésus-Dieu! mais, le costume... Ah! là... dans mon sac... bath! (*Ramassant le chapeau de Jean et le mettant à la place de son bonnet de police.*) Voilà toujours un chapeau; des rubans à la bouttonnière? (*Il regarde Gloriette qui comprend et lui en offre.*) En voici! des fleurs? (*Même jeu.*) En voici de même. (*Il façonne un petit bouquet enrubanné qu'il met à la bouttonnière de sa capote dont il abat les revers.*) Et puis, quoi encore? Ah! des dragées. (*Se tournant vers les invités.*) Vous n'y perdrez pas pour attendre. — Je les remets au jour des fiançailles, c'est-à-dire le plus tôt possible, Crébleu! Maintenant nous n'avons qu'à procéder... En avant par file à gauche, gauche, marche! (*Il offre le bras à la*

Gloriette et s'avance précédé du Breton à binlou qui prélude; la nourrice les suit avec l'enfant; puis viennent Marthe et René se donnant le bras, Guillaume, les invités et les invitées. Martial reprenant en s'arrêtant.) « Halte, front, » car, à propos... et les noms à donner au poupon ? (Tout le monde s'arrête, on entoure Martial sur le second plan.) Voyons, le nom de la marraine, bien... mais le nom de sa mère ?

ALICE.

Elle n'en a plus.

MARTIAL.

Comment ?

ALICE.

Une orpheline; la famille des plus pauvres; la mère morte de la fièvre des mères, il y a huit jours; le père mort en Crimée !

MARTIAL.

Mort en Crimée ! Ah !... Eh bien ! dites donc la Gloriette, si nous adoptons la petite ?

ALICE.

La bonne idée. Oh ! je le veux bien.

MARTHE.

Mais... oui-da et pardi...

MARTIAL.

Eh bien, maman grand'tante, c'est le commencement de la provision que vous demandez. Puisque vous voulez des soutiens, Crébleu, il faut bien vous rassurer. Un tout-fait, en attendant les autres, ça ne peut pas nuire pour l'avenir; ce sera le n° 1 matricule.

ALICE.

Ah ! bon cœur. (Elle l'embrasse.)

MARTIAL.

Comme ça, devant tout le régiment !

ALICE.

Ma foi, tant pis !

MARTIAL, regardant l'enfant.

Faites la risette à papa ! Pauvre petite ! plus de mère !

ALICE.

Elle était si malheureuse la pauvre femme ! — la douleur, la misère, — qu'on n'ose pas, mais qu'il faudrait dire qu'elle a bien fait de mourir.

MARTIAL.

Quoi, la misère ? Elle, la veuve d'un brave mort en Crimée ?

GUILLAUME.

Fils d'un pauvre journalier.

MARTIAL.

Mais papa mon père, savez-vous que si l'Empereur apprenait cela, il ne serait pas content, Jésus-Dieu! la veuve d'un de ses braves de Crimée; oh! mais il ne plaisanterait pas, Tudieu! Eh bien! et l'Impératrice donc!

RÉNÉ.

La bonne Joséphine, la *Bienfaisante*!

MARTIAL.

Bon, v'là encore mon la Moskowa! Incorrigible! Il confondra toujours!... Ah! il est vrai qu'au point de vue de la charité, il y aurait de quoi les confondre, et qu'elle peut bien être appelée l'Impératrice de la bienfaisance. Ne s'est-elle pas fait nommer Colonel-Général du régiment des dames de la *Charité maternelle*, intendante générale de toutes ces petites casernes où l'on reçoit les petits enfants, et où il y a de belles dames qui leur servent de petites mères, — comme la Gloriette pour cette pauvre enfant... — Ils appellent cela salles?... pas de police. — Non, attendez donc... Ah! oui, salles d'asile. — Moi, je sais tout cela par l'ami Coetlosquet, un pays, un ex-troubadour, écorné par la mitraille, du 2^e des premiers soldats du monde.

RÉNÉ.

Mille-z-yeux! qu'est-ce que ce régiment-là?

MARTIAL.

C'est le maréchal Saint-Arnaud qui les a appelés comme ça à l'Alma. Pardon-excuse, je voulais dire du 2^e des *Risque-tout*.

RÉNÉ.

Qu'est-ce que ça encore?

MARTIAL.

C'est le maréchal Canrobert qui les a appelés comme ça à Inkermann. Pardon-excuse, je voulais dire du 2^e des *Chacals*.

RÉNÉ.

Mais mille cartouches, conscrit, tu me replonges dans les *Pierro-griffes* de mon Égypte! L'Alma, Inkermann... connais pas... connais pas...

MARTIAL.

Papa grand-père, il s'agit des *Turcos*, des zouaves, là. — Mais nous n'en finirons jamais, Crébleu, si vous m'interrompez toujours ainsi dans mes narrés. Je vous expliquerai tout cela plus tard, un

de ces soirs en vous racontant la prise de Sebastopol, etc., etc. — Or l'ex du 2^e zouaves est maintenant à Paris, au château, où, après avoir enfoncé les Russes, il enfonce le parquet avec un grand bâton moitié de lancier, moitié de sapeur, en faisant aux portes comme ça quand on passe (il imite le haliebardier). Eh bien ! il voit tout, il sait tout, lui, et il me fait *des communiqués*. Or il m'a dit que cette bonne Impératrice a fondé deux, trois, que sais-je ? grands, grands bâtiments : l'un, *Eugène-Napoléon*, qu'il m'a dit, je crois ; un autre, orphelinat du *Prince Impérial*, que ça s'appelle... pour recevoir, héberger, éduquer, etc., les enfants pauvres ; et l'Empereur l'a faite général en chef de tout cela. Il ne s'en occupe, lui, que pour mettre la main au gousset, parce qu'il y a eu un collier de diamants et une souscription, — que c'est comme cela que ça a commencé, — mais que ce n'était pas, Crébleu, assez dans le grand pour que ça puisse continuer à avancer longtemps du pied gauche. Vous comprenez ?

ALICE.

Cette bonne Impératrice !

MARTIAL.

Ils en font encore bien d'autres à eux deux. Mais c'est surtout, Jésus-Dieu, pour leurs bons zigues de Crimée, et les veuves, et les orphelins, que l'Empereur et l'Impératrice ont créé tout cela. Ah ! s'ils savaient que la veuve d'un brave est morte dans la misère, c'est qu'ils ne riraient ni l'un ni l'autre. — Ah ! mais, chut, chut, il ne faut pas le leur dire !

ALICE.

Tu cherchais un nom pour notre enfant ? Eh bien ! celui de notre bonne Impératrice.

MARTIAL.

Bravo ! c'est cela, — Eugénie, — approuvé l'écriture ci-dessus, Jésus-Dieu ! Bravo, la Gloriette ; ton idée, ça fait le fourniment de la mienne !

ALICE.

Cela lui portera bonheur et à nous aussi.

GUILLAUME, à Martial.

L'adjoint au maire se souviendra que tu viens de lui apprendre où se trouve la Providence des malheureux.

MARTIAL.

Oui, comme vous dites bien, notre Providence ! Et maintenant,

allons de ce pas au baptême de la petite Eugénie. (Il donne l'exemple de se reformer pour se rendre au baptême.) Ce nom-là lui suffira, il les vaut tous, Jésus-Dieu ! Et puis, en avant, au cri de Vive l'Impératrice ! (Tous, Marthe la première, répètent ce cri.)

RÉNÉ prolonge le sien et ajoute :

Joséphine !

MARTIAL, désespéré.

Il y tient, mon vétéran. Puisqu'on vous dit, papa grand-père, qu'il s'agit de l'Impératrice Eugénie !

RÉNÉ.

Elle était si bonne, mille-z-yeux ! qu'il n'est pas possible qu'il y en ait deux comme elle.

MARTIAL.

Pardon-excuse, l'impossible est un mot rayé du dictionnaire napoléonien, et l'Impératrice est maintenant de la famille.

RÉNÉ.

Soit ! mais, mille cartouches, je me console en criant à jamais : Vive *mon* Empereur !

MARTIAL.

De grâce, papa le vieux, faites un brin plaisir à La-Clef-des-Cœurs. Jésus-Dieu ! emboltez le pas à ma bonne grand'tante qui a renoncé, elle, à toutes ses idées d'une autre époque et à répéter à tout propos : Un de *ces* jacobins. Ne dites plus *mon* Empereur, puisque je viens de vous faire là, avec papa, une belle leçon d'histoire, et que je vous'ai prouvé...

RÉNÉ, l'interrompant.

Sabre de bois ! ce sont des ennemis qui font courir ce...

MARTIAL.

Jesais le reste, Tudieu ! Mais, tenez (prenant un air mystérieux), puisqu'il a des ennemis, faut être prudent.

RÉNÉ.

Comment ?

MARTIAL.

Ne dites plus *mon* Empereur ; cela les tient en éveil en leur rappelant...

RÉNÉ.

Ça, à la bonne heure, ça s'appelle raisonner ! Va, mille-z-yeux ! désormais, je garderai le secret pour moi tout seul. Mais, sabre de

bois et mille cartouches ! rien ni personne ne m'empêchera de crier : Vive l'Empereur !

MARTIAL.

Ça oui, c'est toujours vrai, Crébleu ! En France, l'Empereur est mort, vive l'Empereur ! Pour le pays tout entier comme pour l'armée, pour la vieille ainsi que pour la jeune garde, ce cri-là, Jésus-Dieu ! c'est à la fois celui du passé, celui du présent et celui de l'avenir !

76113

FIN.

N.º d'Inventi ~~970~~